Martelly, Honoré François
Richard de
L'intrigant dupé par
lui même

PQ
2007
M23I6

L'INTRIGANT

DUPÉ PAR LUI-MÊME,

COMEDIE EN CINQ ACTES EN PROSE,

Par le citoyen RICHAUD-MARTELLY,
AUTEUR DES DEUX FIGARO, &c.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la République, le 18 *Messidor an IX.*

Voyez que tot ou tard l'intrigue est la perte de son auteur. *Mère Coup. Acte.* 5.

PRIX : UN FRANC CINQ DÉCIMES.

A PARIS,
Chez HUGELET, Imprimeur, rue des Fossés-St.-Jacques, N° 4, près l'Estrapade, Division de l'Observatoire.

AN X.I. — 1803.

le jeu est si vrai, si naturel, a ajouté au rôle agréable de *Dubois* le charme de son talent.

Pour peindre les graces réunies, la finesse, la pureté de diction, la gaîté, l'intelligence exquise, une charmante figure, enfin tous les dons de plaire, je prononcerai le nom de Mme Devienne.

Je ne finirai point sans exprimer ma reconnaissance à tous les autres Acteurs qui ont paru dans cette pièce, et qui ont tous concouru à la soutenir. Je dois aussi des remercimens publics à toute la Société des Comédiens Français du théâtre de la République. On ne peut pas mettre plus de grace qu'ils n'en ont mis à recevoir, répéter et représenter cet ouvrage. Admirateur zélé de leur talens, trouvant chez eux mes maîtres et mes modèles, je leur suis redevable des momens heureux qui embellissent ma vie.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CRISANTE, *père de Constance.*	Caumon.
Mme CORNEBOIS, *sœur de Crisante.*	Mad. Lachassaigne.
CONSTANCE.	Mlle Hopkins.
VALVILLE, *amant de Constance.*	Armand.
LOUISE, *suivante de Constance.*	Mlle Devienne.
DUBOIS.	Michot.
CHARLES, *connu sous les noms de* BRAVANCOUR, *de* VERSEUIL, *et de* TIMANTE.	Baptiste aîné.
ANDRÉ, *valet de Charles, qu'il ne connaît que sous le nom de* VERSEUIL.	Champville.
Trois Gendarmes.	Després. Lacave. Dublin.

La scène se passe à Orléans, dans une place publique. La maison de Crisante est à droite de l'Acteur, celle de Mad. Cornebois à gauche, un peu plus vers le fond du théâtre; toutes deux avec un balcon.

Le nom des personnages est écrit en tête de chaque scène dans l'ordre qui indique les positions que j'ai jugées convenables, sauf les changemens que jugeront à propos d'y faire les Acteurs chargés des rôles.

L'INTRIGANT
DUPÉ PAR LUI-MÊME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CRISANTE, CHARLES, (*sous le nom de Verseuil. Crisante est censé accompagner Charles qui sort.*)

CHARLES.

Ne vous dérangez donc pas, je vous prie; restez.

CRISANTE.

Laissez-moi, mon cher Verseuil, le plaisir d'être un moment de plus avec celui qui doit être mon gendre, et qui le sera.

CHARLES.

Que vous me donnez de joie, en me renouvellant cette assurance!

CRISANTE.

Puis-je refuser quelque chose à mon frère? Vous êtes trop bien recommandé, pour vous faire éprouver un long retard. Demain je vous présenterai à ma fille et à ma sœur. Je leur ai déjà montré la lettre que vous me remîtes hier de la part de mon frère, et tout s'arrangera à votre entière satisfaction. Le bien qu'il dit de vous nous décide sans peine, vous le voyez. Ma sœur est comme moi enchantée de cette union. Elles arrivent à peine de la campagne; elles doivent être un peu fatiguées. Ma fille repose en ce moment; elle a demandé cette journée, il faut la lui accorder. Mais, je vous le répète, demain je vous attends; vous les verrez;

et votre présence donnera plus de poids encore à la recommandation de mon frere.

CHARLES.

Vous me flattez. Mais, je vous l'avoue, le tems va me paraître long. Ne négligez rien, je vous prie, pour obtenir l'aveu de celle que j'aime sans la connaître, il est vrai, mais qui, sur le portrait qu'on m'en a fait, justifie mon empressement.

CRISANTE.

Allez, allez, soyez tranquille; nous aurons son aveu. A demain la premiere entrevue, et le plutôt possible le contrat.

CHARLES.

A demain donc, mon cher beau père.... Pardon si j'ose déjà vous appeller....

CRISANTE.

Vous me faites plaisir; et sous peu de jours, je l'espère, vous ne pourrez m'appeller autrement.

CHARLES.

Adieu donc; rentrez.

CRISANTE.

Je rentre. Adieu, Verseuil.

SCENE II.

CRISANTE *seul.*

Ce mariage est avantageux. Mon frère a le tact juste; il me propose et me recommande Verseuil; il faut que Verseuil soit un aimable et honnête homme. Je ne crois pas que ma fille nous oppose une résistance bien forte. J'ai bien fait, néanmoins, aussitôt cette lettre reçue, de défendre à Valville l'entrée de ma maison; c'est un honnête garçon, il est vrai, mais son amour est presque tout son bien, et cela ne suffit pas: enfin il ne me convient plus. Rentrons.

SCENE III.

LE MÊME, Mme CORNEBOIS.

CRISANTE.

Si vous aviez paru un moment plutôt, vous auriez vu Verseuil, ma sœur.

Mme CORNEBOIS.

Il fallait me faire appeller.

CRISANTE.

Je croyais que, comme ma fille, vous aviez besoin d'un peu de repos.

Mme CORNEBOIS.

Je n'étais point fatiguée du tout, et je présume bien que Constance ne l'est pas plus que moi. C'est une petite finesse, j'en suis sûre, pour se dispenser de paraître devant Verseuil.

CRISANTE.

Il ne l'a point vue : mais demain je le présenterai.

Mme CORNEBOIS.

Et il faudra terminer le plutôt possible.

CRISANTE.

Oui. Cela devient d'autant plus essentiel, qu'il paraît que Valville, malgré ce que je lui ai dit, s'obstine à roder autour de ma maison, et je crains qu'il ne fasse naître des obstacles.

Mme CORNEBOIS.

Il y a un moyen bien simple : ce n'est que demain que vous nous présentez Verseuil ; il est possible que le contrat ne se signe pas tout de suite ; il faudra peut-être quelques jours avant que le mariage se fasse ; je n'ai qu'à emmener Constance chez moi pour qu'elle y demeure jusqu'à ce moment-là, et je surveillerai plus attentivement que vous les démarches de Valville.

CRISANTE.

Je le veux bien, ma sœur ; je vais le signifier à ma fille.

Mme CORNEBOIS.

Je rentre chez moi : je vais faire préparer son appartement et je reviens la chercher. (*ils rentrent chacun chez soi.*)

SCENE IV.

VALVILLE.

Ils sont rentrés.... Fut-il jamais un homme plus malheureux que moi, et jamais homme a-t-il moins mérité de l'être? J'aime avec passion; mon amour est pur comme le cœur de celle que j'adore, et l'on m'interdit l'entrée de cette maison!.... Il me semble que j'entends encore ces fâcheuses paroles d'un père : Valville, vous me conveniez, mais, j'ai pris d'autres engagemens. Je vous estime ; mais ne revenez plus. — D'autres engagemens! A-t-on promis Constance à quelqu'autre que moi ? A qui, grand dieu ! De quel droit, à quel titre l'obtient-il sitôt? Constance souffre autant que moi, j'en suis bien sûr. Elle est timide ; elle comblera son malheur et le mien. Que devenir ? A qui me confier ? Qui soulagera ma peine?

SCENE V.

LOUISE, CONSTANCE, *sur le balcon*, VALVILLE.

LOUISE, *à Valville.*

Levez les yeux : ici.

VALVILLE.

Qui me parle ? (*il les apperçoit.*) Ah !

LOUISE.

Prenez cela. (*elle jette une lettre.*)

VALVILLE.

De la main de Constance ?

CONSTANCE.

Oui.

VALVILLE.

Ah ! Constance ! je suis bien malheureux.

CONSTANCE.

Je suis plus à plaindre.

VALVILLE.

Je n'ai plus qu'à mourir.

LOUISE.

Songez à vivre, ou nous mourrons aussi, et ce serait un triste dénouement. Lisez et sauvez-vous. (*à Constance.*) Rentrons.

CONSTANCE.

Adieu.

VALVILLE

M'aimez-vous ?

LOUISE.

Vous l'avez demandé mille fois, mille fois on vous a dit oui.

VALVILLE.

Ah ! dites encore une fois : *Je vous aime.*

CONSTANCE.

Je vous aime. Et vous ?

VALVILLE.

Et moi ! ah ! grand dieu !

LOUISE.

Et vous ! Et moi ! Et vous ! C'est assez : nous, rentrons.

SCENE VI.

VALVILLE *seul, lisant.*

« A peine sommes-nous arrivées de la campagne, que mon » père m'a signifié qu'il fallait renoncer à vous. Il vous a, » m'a-t-il

» m'a-t-il dit, défendu d'approcher de cette maison. Il a communiqué une lettre à ma tante qui, sans balancer, est entrée » dans ses vues, et ils m'ont déclaré tous les deux que je devais » accepter pour époux l'homme que mon oncle de Paris avait » choisi et leur recommandait. Jugez si je suis malheureuse. J'ouvre » ce billet pour vous apprendre qu'on doit me présenter demain ce » monsieur de Paris, à qui on donne déjà le nom de mon futur » époux, et que ma tante va m'emmener chez elle; j'y demeurerai » jusqu'au jour qui assurera le malheur de ma vie. »

C'est assez m'indiquer qu'il n'y a point de tems à perdre. Il faut empêcher ce mariage. Mais, comment m'y prendre? Je vais me jetter aux pieds de la tante : elle ne m'écoutera pas. Je vais parler au père : eh! ne l'ai-je pas tout à l'heure entendu? Me dira-t-il autre chose? On ne voudra ni me voir ni m'entendre. Malheureux, que je suis! (*il montre la maison de madame Cornebois.*) Voilà la maison qu'elle va habiter. L'accès m'en sera plus difficile encore que de celle-là. C'est la tante sur-tout qu'il faudrait gagner : le père serait plus facile à réduire. Mais comment? par quels moyens? je l'ignore. (*il rêve et se promène.*)

SCENE VII.

VALVILLE, DUBOIS.

DUBOIS *se croyant seul.*

Me voilà donc encore une fois sans asyle, chassé, et presque battu par un maître avec qui je n'avais d'autre tort que celui d'avoir toujours raison; et pourquoi? pour avoir eu toujours plus d'esprit que lui, pour avoir regardé ses affaires comme les miennes; m'être servi de son argent comme du mien.... Peste! c'est cela précisément qui l'a si fort mis en colère. Je me suis sauvé, et j'ai bien fait. (*il apperçoit Valville.*) Quel est ce jeune homme, qui rêve profondément, la tête baissée, et ne m'apperçoit pas? Si par hazard il a besoin d'un serviteur fidèle, me voilà tout prêt. (*il l'aborde.*) Monsieur.... Eh! que vois-je? c'est vous, monsieur Valville?

VALVILLE.

Ah! Dubois, c'est toi? Que viens-tu faire de ces côté

DUBOIS.

Mais vous, monsieur, plutôt, que faites-vous seul dans cette place? Quelque galant rendez-vous.... Je me retire.

VALVILLE, *soupirant*

Oh! non, point de rendez-vous. Mais toi, dont le maître loge en un quartier éloigné de celui-ci, comment t'y trouvai-je?

DUBOIS.

Ah! monsieur, je ne sais pas si je suis encore assez loin de cette maison.

VALVILLE.

Tu la fuis?

DUBOIS.

On m'en chasse.

VALVILLE.

J'entends, tu es aussi mauvais sujet que tu l'étais quand je t'avais à mon service; et on a pris le même parti que je fus obligé de prendre.

DUBOIS.

On a fait pis encore.

VALVILLE.

Comment?

DUBOIS.

Non content de me chasser, on a voulu me battre. Je ne sais même si je n'ai pas reçu quelque coup que le trouble m'aura fait oublier. On a retenu mes gages; et toutes réflexions faites, je me dispenserai d'aller les demander.

VALVILLE.

J'en devine la raison: tu t'étais payé d'avance.

DUBOIS.

Je crois qu'oui, monsieur; et s'il faut dire la vérité, je pourrais bien être debiteur de quelque chose.

VALVILLE.

Ne suis-je pas encore un peu ton créancier, aussi?

DUBOIS.

Monsieur, si vous l'aviez oublié tout aussi bien que moi, vous ne me feriez pas cette demande.

VALVILLE.

Ah! je t'avoue que je m'en suis peu occupé, que je te le pardonne, et n'ai pas envie de t'en reparler.

DUBOIS.

Je le crois; vous êtes si galant homme! Si vous vouliez encore accepter mes services?... Vous savez qu'au fond je vous etais bien attaché. Tenez, j'en pleure encore de souvenir. Il me semble être au tems où je vous disais: Mon cher maître, êtes-vous content? cela va-t-il bien? que m'ordonnez-vous de plus? vous n'avez qu'à parler. Vous me disiez: Fais ceci, fais cela; vas en tel endroit; reviens vite; donne-moi telle chose. Et moi, j'allais, je venais: tenez, monsieur, voilà ce que vous demandez: que vous faut-il encore? Vous ai-je vrai-je? resterai-je? Ah! l'heureux tems! l'heureux tems!...

VALVILLE.

Adroit fripon!

DUBOIS, *s'inclinant.*

Monsieur....

VALVILLE, *à part.*

Mais, il a du génie, il est fécond ; il peut m'être utile en cette circonstance. (*haut.*) Dubois, tu peux me servir.

DUBOIS.

Me voilà, mon maître ; je suis prêt.

VALVILLE.

Il faut que tu saches....

DUBOIS.

Point de conventions entre nous ; je n'ai pas besoin de savoir quels seront mes gages.

VALVILLE.

Mais, je ne compte pas....

DUBOIS.

Ni moi, monsieur, je ne compte pas avec vous.

VALVILLE.

C'est pour te dire.....

DUBOIS.

Rien, rien, monsieur : Vous n'avez que des ordres à me donner Me voilà : je suis votre valet, et vous êtes mon maître : commandez.

VALVILLE.

Veux-tu m'entendre ? Je ne te prends point à mon service.

DUBOIS.

Comment ? quoi ! que dites-vous, monsieur ?

VALVILLE.

Je dis que, sans te recevoir pour mon domestique, je te demande un service important ; je te demande des soins dont je payerai bien le succès. Entends-tu ces mots ?

DUBOIS.

Je ne perds pas une syllabe.

VALVILLE.

Et si après cela tu peux me persuader que tu es devenu honnête garçon, et que je puisse me fier à toi, je ne te défends pas d'espérer d'être encore entièrement à mon service.

DUBOIS *avec assurance.*

Nous passerons nos jours ensemble. Parlez : que vous faut-il présentement ?

VALVILLE.

Mon cher Dubois, j'aime une fille charmante, jolie, douce, sage, telle en un mot qu'avec elle mon bonheur serait assuré. J'étais reçu dans sa maison ; j'avais l'espoir de devenir son époux ; sa famille ne s'y opposait point. Eh bien ! je ne peux plus la voir ni lui parler : depuis hier on me défend d'en approcher : on va la marier à un autre, à je ne sais qui. Elle vient de m'écrire ; voilà

sa lettre : on lui présente demain son époux. Je n'ai pas de tems à perdre, il faut rompre ce mariage, ou me voir mourir de douleur.

DUBOIS.

Mourir serait le plus aisé, sans doute, mais ce n'est pas le parti que je prendrais ; et si vous m'en croyez, vous n'y songerez nullement. Cherchons quelque moyen plus agréable pour nous tirer d'affaire. D'abord il faut.... ma foi, je ne sais pas trop par où commencer. Vous ne connaissez pas le prétendu ?

VALVILLE.

Non.

DUBOIS.

Nous ne savons s'il est jeune ou vieux ; riche ou pauvre ; s'il a de l'esprit ou si c'est un sot.

VALVILLE.

Non.

DUBOIS.

Est-il de cette ville ?

VALVILLE.

Il est de Paris.

DUBOIS.

Et le contrat se signe ?.....

VALVILLE.

Que sait-on ? hélas ! peut-être demain.

DUBOIS.

Nous avons peu de tems à nous Si j'ai quelque lettre à rendre quelques mots à dire à la demoiselle, dans quelle maison faut-il s'introduire ?

VALVILLE, *montrant la maison de Mad. Cornebois*

Dans celle-là.

DUBOIS.

C'est là que la pauvre amante loge ? c'est bon. Mais c'est peu. A-t-elle pere ? mère ?

VALVILLE.

Son père et une tante.

DUBOIS.

Le père ?....

VALVILLE.

N'est pas un génie.

DUBOIS.

Et vous le flattez, peut-être, j'entends. La tante ?

VALVILLE.

Riche, et des prétentions à la beauté et à l'esprit.

DUBOIS.

Mariée ?

VALVILLE.

Veuve.

DUBOIS.

Vieille ?

VALVILLE.

Quarante-cinq ans.

DUBOIS.

Entre le verd et le sec : cela peut servir d'appui à nos batteries. Ah! mon pauvre Charles ! mon pauvre Charles!

VALVILLE.

Que dis-tu ?

DUBOIS.

Je prononce le nom d'un ami dont le génie nous servirait bien dans une occasion comme celle-ci.

VALVILLE.

Quel est ce Charles ?

DUBOIS.

Un vraiment habile homme. Oh! le plus adroit scélérat que j'aie connu ; c'est une justice qu'il faut lui rendre. Brillant surtout dans les actions d'eclat. Où est-il ? Il est peut-être mort: et dieu sait....

VALVILLE.

Eh ! laisse là ton Charles et sers moi.

DUBOIS.

Je vais m'en occuper ; rêver à votre affaire. Je veux me promener un peu sur cette place. — Voilà la maison où se trouve votre maîtresse ; c'est ici qu'il faut que je sois : je peux rencontrer quelque prétendu, quelque soubrette, je ne sais qui.... Allez, monsieur Valville, allez.

VALVILLE.

N'oublie ni le service, ni la récompense.

DUBOIS.

Je n'oublierai rien.

SCENE IX.

DUBOIS *seul.*

Oui, je veux le servir. Pour lui, d'abord, il le mérite et je l'aime vraiment : et puis après, pour moi ; car, à dire vrai, je suis las de cette vie vagabonde. Jamais plus de deux mois avec le même maître.... Cela m'ennuie, à la fin, et ne m'avance à rien Il est tems que je fixe mon sort et que je devienne raisonnable et sage.... Occupons-nous des amours de mon ancien et nouveau maître. Un contrat qui se signe peut-etre demain : il faut empêcher cela. Creuse ta tête, Dubois ; fouille, fouille... O mânes de Charles! venez m'inspirer !... Tes talens pour le conseil et l'exécution nous seraient bien nécessaires. Que ton ame puisse errer autour de moi ! O Charles ! Charles !...

SCENE X.

DUBOIS, CHARLES.

CHARLES, *à part.*

Charles! quel nom prononce-t-il là? (*à Dubois.*) Quel Charles demandes-tu? qui es-tu? que veux-tu? que fais-tu là?.. Ah! ah!

DUBOIS.

Quels traits! veillai-je? rêvai-je? serait-ce?... parle, es-tu?..

CHARLES.

Moi.

DUBOIS.

Qui?

CHARLES.

Dubois!

DUBOIS.

C'est lui. Charles!

Ensemble.

Eh! embrasse-moi donc. (*ils s'embrassent.*)

DUBOIS.

Mais, quel beau costume! et que viens-tu faire ici?

CHARLES.

Ma foi! mon ami, j'y viens faire une fin. Ce sera un des plus beaux traits de ma vie.

DUBOIS.

Et moi qui soupirais après toi parce que je croyais ta fin déjà faite.

CHARLES.

Tu ne m'avais donc pas entièrement oublié?

DUBOIS.

Tu n'es pas de ces gens qu'on oublie facilement: d'assez brillantes époques te rappellent à ma mémoire pour que tu y sois long-tems gravé.

CHARLES.

Qu'as-tu fait, depuis que nous ne nous sommes vus?

DUBOIS.

Toujours à peu près la même vie. Servant chez les autres, où d'habitude je me sers le premier, quelquefois sans argent, et jamais sans ressource; et comme nous vivons dans un tems où il y a peu de bonne-foi, où les dettes sont mal acquitées, ayant soin d'avoir des créanciers et point de débiteurs; mettant en jeu le peu d'intelligence que le ciel m'a départi pour gouverner mes maîtres; aimé de tous; chassé par tous; battu par quelques-uns; sur le pavé sans crainte; aimant le vin par habitude, les femmes par devoir, le jeu par désœuvrement; tout à mes amis

si l'occasion s'en présente ; toujours gai ; songeant peu au lendemain qui ne manque pas d'arriver pour faire place à un autre jour : ainsi de jour en jour me revoilà avec toi et sans maître ni valet.

CHARLES.

Il n'y a rien d'étonnant dans cette vie-là. Tout cela est assez commun : tu ressembles à tout le monde, hors à ceux qui sont tout-à-fait sots ; mais tu n'as pas semé ta vie de ces traits saillans qui font une réputation. Tu es un bon ouvrier en fourberie, mais il te manque ce génie créateur qui distingue, qui immortalise.

DUBOIS.

Ces haut-faits conduisent souvent plus loin qu'on ne voudrait aller ; et il est une sorte d'élévation que je redouterais. Cette crainte ne t'arrête pas, toi ?

CHARLES.

Moi ! j'ai choisi comme Achille : peu de jours suivis d'une longue mémoire.

DUBOIS.

Tu es vraiment un héros dans ton genre. Mais enfin, dis-moi ; que signifie cet habit, cette tournure ?

CHARLES.

J'y viendrai. Demande-moi auparavant ce que j'ai fait depuis le tems que nous nous sommes séparés, toi pour venir ici, moi pour courir le monde.

DUBOIS.

Dis-le moi, je t'écoute.

CHARLES.

J'étais en prison.

DUBOIS.

Beau commencement d'histoire !

CHARLES.

Là, ou ailleurs, qu'importe ? Tu sais que j'y fus traîné, non sans peine : j'en sortis quinze jours apres. Tu étais parti. La livrée m'ennuya, je la mis de côté ; et je commençai à n'avoir de maître que moi, à ne rendre compte de mes actions qu'à moi. Il fallait vivre ; j'étais sans le sou. Je me fis joueur de profession : en peu de tems je fus couvert de bijoux ; mes poches se remplissaient d'or. ...

DUBOIS.

Le hazard te favorisait donc toujours ?

CHARLES.

Oh ! le hazard !....

DUBOIS.

Ah !... pardon.

CHARLES.

Je faisais de gros bénéfices, et au bout du compte, je n'en étais pas plus riche. Ce qui venait de là, allait là.

DUBOIS.

Flûte, tambour.

CHARLES.

Un honnête garçon, que le hazard ne favorisait pas autant que moi, crut me devoir quelque chose de plus que son dernier écu, et me paya comptant après le jeu : il me corrigea de ce défaut : je porte encore le cachet de sa leçon. Dégoûté de cela, je quittai la ville où j'étais : je partis pour Paris. Je n'entrerai pas dans le détail des avantures qui m'occupèrent sur la route : le seul malheur qui me poursuivait, c'était d'avoir une figure qui ressemblait apparemment à trop de gens, car si de tems en tems on faisait le portrait d'un homme qui s'était permis quelque mauvaise plaisanterie, j'entendais dire : c'est un coquin fait de telle maniere. Dans ces signalemens il se trouvait toujours quelques-uns de mes traits. Pur effet du hazard.

DUBOIS *à part, soupirant.*

Ah! mon dieu!

CHARLES.

Me voilà dans Paris. J'y prends le nom pompeux de Bravancour. Avec de l'esprit et de l'audace, j'étais en fonds pour y vivre dans l'abondance et les plaisirs. Abbé le matin; chevalier le soir; habitant tous les quartiers; fête partout; inconnu à tout le monde; c'est là que, sous mes pas, je trouvai un jour ce porte-feuille. Je l'ouvris machinalement, et j'y trouvai des papiers qui m'apprirent que monsieur Verseuil était né à Paris, qu'il avait trente-deux ans, qu'il était possesseur de cent mille écus, qu'il était recommandé à monsieur Crisante qui demeure à Orleans, qu'il allait se mettre en route pour en épouser sa fille, qu'il y toucherait une belle et bonne dot, que la recommandation était signée par le frère de ce Crisante. Je prends froidement mon parti : je ne suis plus Bravancour, je suis Verseuil. Je pars; me voilà, et j'épouse.

DUBOIS.

Je t'admire. Et la demoiselle est-elle un peu jolie ?

CHARLES.

C'est ce qui m'intéresse le moins. D'ailleurs, je ne l'ai pas encore vue. Ma première visite se fit hier avec l'air de l'empressement sous mon simple habit de voyage. Je remis à Crisante la lettre de son frère. La demoiselle était à la campagne. Je restai quelque tems avec le bon homme; je le caressai; il est enchanté de moi. J'y suis retourné ce matin; la jeune personne était fatiguée : pretexte. Mais qu'importe ? je n'ai besoin d'elle que pour la signature. Je ne peux la voir d'aujourd'hui, mais je tâcherai que tout se termine demain.

DUBOIS.

Mais après le mariage ils pourront découvrir....

CHARLES.

Il faudra bien qu'ils se consolent, et pour leur honneur ils se tairont.

DUBOIS.

Que vas-tu faire aujourd'hui ?

CHARLES.

Ma foi! rien. M'ennuyer. Rêver à l'emploi que je ferai de la dot.

DUBOIS.

Néglige-tu les petits profits, dans ces journées de désœuvrement.

CHARLES.

Je ne dédaignerais pas cinq cent pistoles : c'est toujours autant de pris.

DUBOIS.

Je te les fais avoir.

CHARLES.

Je suis prêt. Que faut-il ?

DUBOIS.

Rompre un mariage qui désole un brave homme qui fut mon maître et que je veux servir.

CHARLES.

Un rival l'emporte et doit épouser ?

DUBOIS.

Oui.

CHARLES.

Quel homme est-ce ?

DUBOIS.

Il n'est pas connu ici.

CHARLES.

Ton affaire est faite : le moyen est simple.

DUBOIS.

Déjà ! comment ?

CHARLES.

Il faut étriller le prétendu et enlever la fille.

DUBOIS *à part.*

Ah ! scélérat ! (*haut.*) Prenons des moyens plus doux.

CHARLES.

J'entends : tu veux mener ceci gaiement, en intrigue de comédie. Je suis ton homme ; mais j'exige....

DUBOIS.

Quoi ?

CHARLES.

Je te sacrifie cette journée entière, pas une minute de demain. Ah! ça, puisque je vais m'occuper de ton affaire, et tracasser le prétendu, j'exige que le tems que j'emploierai à cela tu le donnes à entretenir mon beau pere futur dans ses bons sentimens pour moi.

DUBOIS.

Ainsi nous nous servirons mutuellement; je m'y engage. Je saurai m'introduire. Où loge-t-il?

CHARLES, *montrant la maison de Crisante.*

De ce côté de la place, dans cette maison à balcon.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, VALVILLE.

VALVILLE.

Dubois!

DUBOIS.

C'est vous, monsieur? Nos affaires vont bien. Voilà cet ami que le sort me renvoie: voilà cet ami dont vous m'avez entendu prononcer le nom: il va vous servir: reposez-vous sur son adresse.

VALVILLE *à part à Dubois.*

Ce monsieur-là?

DUBOIS, *de même.*

Oui; que cela ne vous étonne pas. De plus beaux habits couvrent souvent des gens qui valent encore moins.

VALVILLE *haut.*

Je lui devrai le bonheur de ma vie.

DUBOIS.

J'ai donné ma parole à cinq cent pistoles. Vous ne me désavouerez point.

VALVILLE.

Ah! j'en donnerais mille.

CHARLES *à part.*

C'est la première fois que je suis un sot.

VALVILLE *à Charles.*

Puis-je compter sur vous?

CHARLES.

J'ai promis: je suis à vous pour cette journée. Où loge votre infidelle?

VALVILLE.

Infidelle! non.

CHARLES.

Ne nous attachons pas aux mots. Où loge-t-elle?

VALVILLE *montrant la maison de mad. Cornebois.*
Dans cette maison, avec sa tante.

CHARLES *lestement.*
C'est bon, monsieur. Vous n'avez plus que faire ici. Ne troublez pas nos mystères : loin de nous, profane.

VALVILLE, *bas à Dubois.*
Quel homme !

DUBOIS *bas à Valville.*
Je vous le disais bien.

SCENE XII.

DUBOIS, CHARLES.

CHARLES.
Et nous, allons évoquer les pâles ombres de tous les intrigans, de tous les fourbes que le Tartare a englouti : que nos conjurations épouvantent l'amant audacieux qui vient sur nos brisées ; que les cinq cent pistoles arrivent. Je vais jetter les fondemens du grand édifice de l'intrigue. Allons, manœuvre, suis-moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mme CORNEBOIS *sort de chez elle, et donne des ordres aux gens de sa maison qui sont dans l'intérieur.*

Ayez soin que son appartement soit arrangé ; que rien n'y manque ; que son déjeûné soit prêt. Entendez-vous ? (*avançant sur la scène.*) Ce n'est pas pour long-tems ; mais enfin le peu de jours qu'elle y passera, je veux qu'elle s'y trouve bien. Rien ne manque à ma satisfaction, si mon futur neveu est un homme d'esprit C'est ce que j'aurai bientôt éclairci ; quatre minutes d'entretien avec lui me mettront au fait. Allons chercher ma nièce. (*elle frappe à la porte de son frere.*) Holà ! hé ! mon frère !

SCENE II.

LOUISE, CONSTANCE, CRISANTE, Mme CORNEBOIS

CRISANTE *en dedans.*
Me voilà.

Mad. CORNEBOIS.

Etes-vous prêt? venez-vous ?

CRISANTE.

Oui.

Mme CORNEBOIS.

Et Constance ?

CRISANTE *en dedans*,

Nous sortons.

Mme CORNEBOIS.

Hâtez-vous.

CRISANTE *paraissant.*

Nous voilà. Allons, Constance, viens : tu passeras quelques jours chez ta tante.

CONSTANCE.

Tout ce qu'il vous plaira, mon père. (*à Mad. Cornebois.*) Vous savez que j'ai du plaisir à être avec vous, ma tante.

LOUISE.

Nous devinons le motif qui nous fait déloger.

CONSTANCE *bas à Louise.*

Tais-toi.

LOUISE *bas à Constance.*

Ne craignez rien.

Mme CORNEBOIS.

Quelque maligne interprétation du motif qui me fait desirer d'avoir ma nièce auprès de moi.

LOUISE.

Point du tout. Je pense que, dans la situation où nous en sommes, vous savez que nous n'avons d'espoir qu'en vous, et vous voulez être plus à portée d'empêcher que monsieur donne à sa fille un mari qu'elle n'aime point.

CRISANTE.

Tu n'y es pas. C'est au contraire pour que ma fille trouve plus difficilement l'occasion....

Mme CORNEBOIS, *bas à Crisante.*

Taisez-vous donc ; vous allez l'effaroucher.

CRISANTE, *bas à Mad. Cornebois.*

Ah! vous avez raison.

Mme CORNEBOIS.

Si ce mariage n'était pas convenable, je serais la première à en détourner ton père : mais tout ici s'accorde à nous prouver que nous faisons bien

LOUISE.

J'en doute : il est bien recommandé ; il est riche ; il est rangé ; tout cela est fort bon ; mais cela ne suffit pas. Il faudrait mieux le connaître et savoir si on peut l'aimer.

CRISANTE.

Mon frère le connaît : il en répond.

LOUISE.

Le connaît-il pour homme d'esprit? car c'est là l'essentiel. (*à mad. Cornebois.*) N'est-ce pas, madame ?

CRISANTE, *tirant la lettre.*

Attends : je crois qu'il n'en parle pas.

Mme CORNEBOIS.

Ah ! je ne voudrais pas d'un sot pour mon neveu, j'en conviens.

CRISANTE *parcourant la lettre.*

Non, il n'en parle pas. (*lisant quelques phrases.*) Hum !.. hum !.. « Verneuil est le fils de mon plus cher ami ». (*à Constance*) Tu vois qu'il connoît bien sa famille. « Hum... hum... il a cent mille écus de fortune. » Ton Valville n'en a pas le tiers.

Mme CORNEBOIS *bas à Crisante.*

Ne lui parlez donc plus de Valville, cela ne sert à rien.

CRISANTE *à Constance.*

Je ne t'en parlerai plus. (*continuant à lire.*) Hum!... hum... « Je ne pourrais pas trouver un moyen plus sûr de faire le bonheur de ma nièce. (*à Constance.*) Tu vois que c'est par intérêt pour toi.

LOUISE.

Ces gens officieux sont de vrais porte-guignons.

CONSTANCE *bas à Louise.*

Tu vas les irriter.

LOUISE *bas à Constance.*

Et pourquoi ne leur répondez-vous pas ?

CRISANTE, *continuant de lire.*

« Hum ! hum ! Je suis sûr que vous ne vous refuserez pas à ma demande. » Il a parbleu raison d'en être sûr ; je suis trop enchanté de faire ce qui lui peut être agréable.

CONSTANCE *à part.*

Que je suis malheureuse !

LOUISE *à part.*

J'enrage !

Mme CORNEBOIS.

Allons, rentrons chez moi. Je convaincrai Constance que son avantage s'y trouve. Elle est raisonnable, elle nous croira. (*bas à Crisante.*) Je la prends doucement, mais Valville n'approchera pas de ma maison ; soyez-en bien certain. (*haut.*) Venez, venez. (*Crisante les conduit jusqu'à la porte de la maison de Madame Cornebois.*)

CRISANTE.

Je vais écrire à mon frère ; je vais faire des invitations ; je vais tout arranger pour donner à Constance une fête charmante le

jour que l'on signera le contrat. Adieu, ma fille. (*il l'embrasse.*
Elles entrent chez mad. Cornebois.)

SCENE III.

CRISANTE.

Non, je ne crois pas qu'il y ait de plaisir comme celui de marier ses enfans. L'idée d'être grand père me réjouit. Qu'on ne me dise pas que la vieillesse n'a pas aussi ses jouissances. Il n'est point d'âge où le cœur soit entièrement glacé. Chacun, dit-on, a sa folie : moi, j'ai la mienne. Je veux être aimé, caressé : mais pour être aimable, quand on est vieux, il faut, dans sa jeunesse, avoir été un peu.... pas trop. A propos, il ne faut pas que j'oublie de dire à Versenil que ma fille va loger chez sa tante : je l'en avertirai aussi-tôt que je le verrai ; car ma sœur ne manquerait pas de dire : Ah! mon dieu! mon frere, que vous avez peu d'esprit!! (*Il va pour entrer chez lui.*)

SCENE IV.

CRISANTE, CHARLES, DUBOIS.

CHARLES, *à Dubois, en entrant, apperçevant Crisante*
C'est lui. Tu sais ce dont nous sommes convenus.

DUBOIS *bas.*

Oui.

CRISANTE.

Hé! c'est vous, Versenil.

CHARLES.

Vous voilà, monsieur Crisante.

CRISANTE.

Pourquoi donc monsieur Crisante, et non pas mon beau-père?

CHARLES.

Pardon ; mais dans peu je vous appellerai si souvent et avec tant de plaisir de ce nom là que vous n'aurez plus ce reproche à me faire.

CRISANTE *montrant Dubois.*
Avec qui êtes-vous là? Est-ce votre domestique?

CHARLES.

Non; c'est celui d'un ami auquel je m'intéresse fort ; il me demande de rendre un service à son maître. (*Bas à Dubois.*) Dis oui.

DUBOIS.

Oui, monsieur. Oh! vous l'obligerez bien essentiellement.

CRISANTE.

De quoi s'agit-il ?

CHARLES.

Oh ! taire un bienfait, c'est un bienfait de plus ; vous ne l'ignorez pas.

CRISANTE.

L'excellent homme !

CHARLES *bas à Dubois.*

Je vais te laisser avec lui.

CRISANTE.

Ah ! ça, vous rendrez ma fille bien heureuse ?

CHARLES.

Fiez-vous à moi.

CRISANTE.

A propos, je voulais vous dire....

CHARLES.

Assurez-là bien que je ne soupire qu'après l'heureux moment qui doit m'unir à elle.

CRISANTE.

Il faut que vous sachiez....

DUBOIS *à Charles.*

Mon maître vous attend, monsieur.

CHARLES *bas à Dubois.*

Fort bien. (*haut.*) Je vais le trouver, mon garçon. Il craint peut-être que je l'oublie. (*bas.*) Dis, non.

DUBOIS.

Non, monsieur, ce n'est pas cela ; mais....

CRISANTE.

Ma fille n'est plus....

CHARLES *haut, à Dubois.*

Je ne le quitterai pas d'aujourd'hui : sois tranquille.

CRISANTE *à Charles.*

C'est donc quelque chose de bien important.

CHARLES.

Il est perdu si je ne m'emploie pas pour lui. Là, dites-moi, peut-on différer de sauver quelqu'un ? Non, sans doute. Vous savez cela aussi bien que moi.

CRISANTE.

Ah ! mon cher Versenil, que mon frère a bien fait de me donner un gendre comme vous !... Ma fille est à présent....

CHARLES.

Quand je vous appartiendrai entièrement, nous nous occuperons, vous et moi, à rendre des services aux uns et aux autres : j'entends à ceux qui en seront dignes : car un bienfait doit être bien appliqué. C'est encore une des choses que vous savez.

CRISANTE.

Oui, mon ami, oui : et je vous seconderai. Et puis, quand nous aurons bien fait, nous serons contens : car je veux qu'on soit gai.

CHARLES *le caressant.*

Oui, cher beau père, je vous amuserai : mon esprit est toujours celui d'un enfant ; il en a l'innocence et la folie... Je vais remplir un des devoirs de l'amitie; et ce devoir m'est si cher, que je ne le cèderais pas pour quatre cent cinquante pistoles. (*à Dubois.*) Venez avec moi, mon ami, allons trouver votre maître. (*bas.*) Tu ne peux pas venir tout de suite.

DUBOIS.

Pardon, monsieur, si je ne vous y suis pas, , mais j'ai d'autres commissions à faire.

CHARLES *bas.*

C'est cela. (*haut.*) En ce cas, j'y vais seul. (*bas.*) Commence ton role ; Crisante est bon homme. (*à Crisante.*) Adieu', mon cher beau-père, je vole à mon ami. *Il sort.*

CRISANTE.

Adieu, mon aimable gendre. (*à part.*) Je n'ai pas pu trouver le moment de lui dire ce que je voulais. Allons, je le conduirai demain moi-même.

SCENE V.

CRISANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Quoi ! c'est là votre gendre, monsieur ?

CRISANTE.

Oui.

DUBOIS.

Je le croyais garçon. Y a-t-il long-tems, monsieur, qu'il est marié ?... Pardon, si je prends la liberté de vous interroger.

CRISANTE.

Il n'y a pas de mal, mon ami. Non, il n'est pas encore marié : il le sera bientôt ; car nous signons, peut-être demain, le contrat.

DUBOIS.

Je me rappelle, à présent... c'est vous dont il disait ce matin tant de bien à mon maître. Oh ! le brave homme ! l'honnête homme ! disait-il, que ce monsieur... Votre nom m'est échappé.

CRISANTE.

Crisante.

DUBOIS.

Ah ! oui. — Que ce monsieur Crisante ! Que je l'aime ! qu'il est

est bon! En vérité, monsieur, je ne sais pas de qui il est plus amoureux de vous ou de mademoiselle votre fille.

CRISANTE.

Il ne peut guères être ce qu'on appelle amoureux de ma fille, il ne l'a pas encore vue.

DUBOIS.

Il dit, monsieur, que c'est assez qu'elle vous appartienne pour qu'il en soit fou.

CRISANTE.

Tu me fais plaisir. Dis-moi, il est donc bien l'ami de ton maître?

DUBOIS.

Ils se connaissent dès le berceau. Ils ont été élevés ensemble.

CRISANTE.

Mais, ton maître se trouve à Orléans, et Verseuil est de Paris.

DUBOIS.

Monsieur, nous ne sommes arrivés que d'hier.

CRISANTE.

Ah! c'est différent. Et toi, connais-tu Versenil depuis long-tems?

DUBOIS.

Depuis dix ans, monsieur.

CRISANTE.

Quoique celui qui me l'a recommandé n'ait pas pu se tromper sur son compte, je ne serai pas fâché d'entendre de ta bouche quelques détails sur son caractère, sur sa conduite, sur ce qu'il est, enfin.

DUBOIS.

C'est un homme rare.

CRISANTE.

Est-il rangé?

DUBOIS.

Monsieur, sa vie est toujours la même. S'il ne fait pas tous les jours la même chose, on peut dire, au moins, que toutes ses actions partent du même esprit, du même cœur, et ont toujours à peu-près les mêmes motifs.

CRISANTE.

De bonnes mœurs?

DUBOIS.

Il n'y a qu'une voix sur son compte. Quand vous le connaîtrez bien, vous penserez comme nous.

CRISANTE.

S'occupe-t-il? aime-t-il le travail?

DUBOIS.

Monsieur, vous traverseriez la France dans toute son étendue

que vous ne trouveriez pas un homme qui vous prouvat mieux que l'oisiveté est la mère de tous les vices.

CRISANTE.

Est-il généreux?

DUBOIS.

Ce qu'il possède appartient à tout le monde.

CRISANTE.

Mais, c'est de la prodigalité.

DUBOIS.

Malgré cela, monsieur, sa fortune est toujours la même.

CRISANTE.

Est-il d'une humeur douce, complaisante?

DUBOIS.

Eh! mon dieu! avec lui chacun peut vivre à sa guise. Il ne croit pas que personne puisse rien faire de plus mal que ce qu'il fait.

CRISANTE.

L'as-tu jamais connu un peu libertin?

DUBOIS.

Qu'entendez-vous, par-là?

CRISANTE.

L'as-tu surpris allant au jeu?

DUBOIS.

Au jeu! ah! bien fin qui l'y attrapera. Il n'est pas dupe.

CRISANTE.

Et pour les femmes?

DUBOIS.

Ah! c'est le défaut des bons cœurs. Qu'en dites-vous, monsieur? dans votre jeunesse, peut-être....

CRISANTE, *gaiment.*

J'étais un vaurien. Chut.

DUBOIS.

Eh bien! monsieur Verseuil, qui les aime aussi beaucoup, serait désespéré de passer son tems à tromper une femme. Il dit qu'un homme est fait pour de plus grandes choses.

CRISANTE, *transporté de joie.*

Mon gendre est un vrai philosophe, un sage, un homme accompli. Je suis au comble de ma joie. Je te remercie, mon ami: si je puis t'être utile, c'est là que je loge.

DUBOIS.

Vous êtes bien bon, monsieur.

SCENE VI.

DUBOIS.

L'entente est au diseur : je ne suis pas le seul qui mette ainsi sa conscience en repos.... Mais, quoique j'aie dit la vérité, en mentant, je ne puis pas me dissimuler que mon intention a été de faire prendre le change à ce bon monsieur Crisante ; et en vérité j'ai quelque scrupule de servir un coquin aux dépends d'un honnête homme. d'autre part, ce coquin nous est utile.... Allons, allons, servons mon ancien maître, et nous verrons après ce que nous aurons à faire.

SCENE VII.

DUBOIS, CHARLES, *vêtu simplement.*

DUBOIS.

Te voilà ? eh bien ?

CHARLES.

Eh bien, je rêve, je médite quelque stratagême....

DUBOIS.

Pourquoi cet habit ? C'est de ton ancienne garde-robe ?

CHARLES.

Oui ; je l'ai conservé. Esope, près du trône, revoyait avec plaisir ses sabots. Je l'ai mis aujourd'hui par précaution. La maison où loge ma prétendue, et celle où nous avons affaire sont malheureusement sur la même place ; et je ne veux pas, si par hazard mon beau-père futur sort de chez lui, qu'il me reconnaisse.

DUBOIS.

C'est bien vu. Trouves-tu, dans ta tête féconde, quelque moyen.....

CHARLES.

J'y songe. Frappons à cette maison.

DUBOIS.

Instruis-moi.

CHARLES.

Tu n'es pas sans intelligence ; tu sauras deviner.

DUBOIS.

N'importe ; explique-moi ce que tu prétends faire.

CHARLES.

Un portrait du prétendu..... où rien ne manquera.

DUBOIS.

En laid ?

CHARLES.

J'ai mon modèle.

DUBOIS

Qui ?

CHARLES.

Toi.

DUBOIS.

Ajoutes-y quelques-uns de tes traits.

CHARLES.

On ne nous croirait pas..... Je vois quelqu'un sortir de cette maison : serait-ce la tante?

SCENE VIII.

DUBOIS, CHARLES, Mme CORNEBOIS, LOUISE.

Mme CORNEBOIS *à Louise.*

Au lieu de détourner ma nièce de ce mariage, Louise, secondes-nous, tu n'y perdras rien.

LOUISE

Jamais, Madame, l'intérêt ne me fera trahir ma façon de penser ; je dois la dire pour le bonheur de votre nièce.

CHARLES *à Dubois.*

C'est elle justement.

DUBOIS.

Avec une suivante assez gentille.

CHARLES.

N'ayons pas l'air de les appercevoir.

Mme CORNEBOIS *à Louise.*

Mais tu n'y songe pas. Le bonheur de ma niece.....

LOUISE *appercevant Charles et Dubois.*

Voilà des gens dont la conversation paraît bien animée.

Mme CORNEBOIS.

Curieuse, qu'est-ce que cela te fait ?

CHARLES *à Dubois.*

C'est une horreur.

DUBOIS.

Qui n'a pas d'exemple.

CHARLES.

Le scélérat !

DUBOIS.

L'abominable !

CHARLES,

Cette pauvre demoiselle ! Il faut en prévenir sa tante.

DUBOIS.

Ne perdons pas de tems.

Mme CORNEBOIS *à Louise.*

Que disent-ils donc?

DUBOIS.

Ah ! vous êtes curieuse aussi.

CHARLES *à Dubois, montrant la maison de Mme Cornebois.*

Voilà la maison qu'il nous a indiquée ?

DUBOIS.

Oui.

CHARLES.

Allons.

Mme CORNEBOIS *les arrêtant.*

De quoi s'agit-il ? que voulez-vous ?

CHARLES.

Oh! Madame, c'est un secret.....

DUBOIS.

Un secret de famille.

CHARLES.

Que nous ne pouvons dire qu'aux personnes que cela regarde...| Pardon.

Mme CORNEBOIS.

J'aime qu'on soit discret ; mais vous ne risquez rien, c'est moi qui demeure là.

CHARLES.

Vous, Madame! Ah ! quel bonheur que nous vous rencontrions pour vous donner sans retard un avis salutaire.

Mad. CORNEBOIS.

Qu'est-ce donc ?

CHARLES.

Vous avez une nièce ?

Mme CORNEBOIS.

Oui.

CHARLES.

Jeune, aimable, intéressante.

Mme CORNEBOIS.

Oui.

CHARLES.

Que vous allez marier ?

Mme CORNEBOIS.

Après ?

CHARLES.

Avec un homme qu'elle ne connait point ?

LOUISE *à Mme Cornebois.*

Ils sont bien informés.

Mme CORNEBOIS *à Charles.*

Tout cela est vrai.

CHARLES.

Ah ! Madame, gardez-vous de faire ce mariage.....

Mme CORNEBOIS.

Et pour quelle raison ?

CHARLES.

Celui que vous destinez à votre nièce est le plus mauvais sujet....

DUBOIS.

Tous les vices.

Mme CORNEBOIS.

C'est une calomnie ; rentrons, Louise.

LOUISE.

Ecoutez-les, Madame, ceci devient important.

CHARLES.

Oui, Madame, je le répète : c'est un scélérat.

DUBOIS.

Il vous dit vrai.

Mme CORNEBOIS.

Vous m'étonnez.

CHARLES.

C'est un homme sans mœurs, chargé de dettes et de mauvaises affaires..... capable de tout.

Mme CORNEBOIS.

Le connaissez-vous ?

DUBOIS.

Nous ne connaissons que d'honnêtes gens.

Mme CORNEBOIS.

Eh ! bien, donc ? quelle preuve pouvez-vous donner..... ?

DUBOIS *bas à Charles.*

Voilà l'embarrassant.

LOUISE.

C'est qu'il est vraiment nécessaire d'être bien sûr.....

CHARLES.

Vous allez l'être. Je traversais la place avec cet estimable Monsieur Dubois.....

DUBOIS.

C'est de moi qu'il parle, Madame.

CHARLES.

Nous avons appperçu dans cette rue, dont voilà le coin, là,

presqu'en face de chez vous, deux hommes qui se disputaient vivement. L'un était un domestique dont la phisionomie avait quelque chose de.....

DUBOIS.

De farouche

CHARLES.

C'est cela. L'autre était un commissionnaire, pauvre diable, tout simple..... comme moi.

DUBOIS.

Oui, bon homme.

LOUISE.

Où en veulent-ils venir ?

Mme CORNEBOIS.

Je ne vois pas encore.....

CHARLES.

Nous nous sommes approchés, et nous les avons entendus très-distinctement qui disaient : Ah ! tu l'avertiras ! (c'est le domestique qui parle) Oui, je l'avertirai que ton maître est un coquin qui veut la tromper.....

DUBOIS.

C'est le commissionnaire qui répond.

CHARLES.

Ils se sont accablés d'injures ; des injures ils sont venus aux coups. Nous les avons séparés ; mais malheureusement le domestique était le plus fort, et l'autre est dans un état pitoyable ; nous avons été obligés de le conduire, presque de le porter chez lui. Nous aurions bien voulu nous emparer du scélérat ; mais il nous est échappé.

DUBOIS.

Oh ! je le reconnaîtrais aisément, et si jamais je le rencontre...

Mme CORNEBOIS.

Mais enfin quel rapport.....

CHARLES.

Le voici : arrivés chez lui, nous l'avons interrogé, et là, d'une voix faible et souffrante, il nous a dit : Je vous dois la vie.

DUBOIS.

Il était perdu sans nous.

CHARLES.

Celui qui m'a si cruellement maltraité fut autrefois mon ami ; je l'ai rencontré, et lui ai demandé ce qu'il venait faire dans cette ville. Il m'a répondu qu'il était au service d'un homme sans biens, couvert de dettes, mais fin, intrigant, adroit, et qui aurait bientôt beaucoup d'argent à dépenser, puisqu'il venait épouser une personne, nièce d'une dame fort riche. ...

DUBOIS, *bas à Charles.*

Tu as ton modèle.

Mme CORNEBOIS.

Serait-il possible ?

CHARLES.

C'est-là, Madame, ce qui a occasionné leur dispute. Ce brave homme lui avait répondu tout bonnement qu'il était fâché du malheur qui menaçait cette jeune personne. Qu'appelle-tu malheur ? disait l'autre. Cette demoiselle n'aura point à souffrir avec lui, puisqu'il doit la quitter après avoir touché la dot.

Mme CORNEBOIS *à Louise.*

Ah! le monstre!

LOUISE.

Ah! Madame!

CHARLES *haut à Dubois.*

Vois-tu que l'effet commence.

Mme CORNEBOIS *à Charles.*

Mais a-t-il nommé ?. . . . .

CHARLES.

Non; mais il a bien désigné cette maison, et nous a chargés de vous avertir. Je ne répète pas quelques propos qu'il est inutile que vous sachiez.

Mme CORNEBOIS.

Achevez, achevez.

CHARLES.

Hé bien, Madame, puisque vous l'ordonnez..... Vous n'avez pas le bonheur de plaire à votre futur neveu; il dit que vous n'avez jamais été jolie femme, et qu'à votre âge vous avez des prétentions ridicules.

Mme CORNEBOIS.

L'impertinent!

CHARLES.

Je vous offense, Madame.

Mme CORNEBOIS.

Ce n'est pas de vous que je parle.

DUBOIS, *bas à Charles.*

Un mot sur son esprit.

CHARLES

Que vous vouliez passer pour une femme d'esprit, et que vous n'etiez en vérité.....

Mme CORNEBOIS.

J'étouffe de colère.

LOUISE.

Ah! Madame, quel scélérat!

Mme CORNEBOIS.

Mme CORNEBOIS.

Me connaît-il ? il ne m'a jamais vue.

CHARLES, *à part.*

Etourdi !

DUBOIS.

C'est qu'il invente.

CHARLES.

On le voit bien.

Mme CORNEBOIS.

Je veux payer ce service.

CHARLES.

Nous sommes payés par le plaisir de l'avoir rendu.

Mme CORNEBOIS.

Hé bien, vous donnerez ce louis à ce pauvre homme, pour se faire soigner.

CHARLES *le recevant.*

C'est comme s'il l'avait déjà.

Mme CORNEBOIS *à Louise, montrant Charles.*

Tiens, Louise, à sa phisionomie, j'aurais parié que ce garçon avait vraiment le cœur bon et sensible. Viens, rentrons. Ah ! je parlerai à mon frère ; je parlerai à mon frère. (*Elle rentre chez elle*).

LOUISE *sortant la dernière.*

Hum! ..... Vous avez l'air de deux grands fripons.....! Mais je ne peux vous en vouloir du mal. (*Elle sort*).

SCENE IX.

DUBOIS, CHARLES.

DUBOIS.

Il y a plus d'esprit dans la tête d'une soubrette.....

CHARLES.

C'est qu'elle n'était pas la partie intéressée. Que ne fait-on pas croire à la femme dont on sait piquer l'amour propre ? ..... Hé bien ! voilà le prétendu peint de belles couleurs, qu'en penses-tu ?

DUBOIS.

Je présume qu'il aura de la peine à se tirer de là.

CHARLES.

Toi, tâche de savoir bientôt quel effet aura produit cette scène, et si l'épouseur n'en reçoit pas son congé absolu, nous employerons de plus puissans moyens ; aujourd'hui seulement, car demain, je te le repète, je ne suis plus à toi. Je vais écrire un mot à Monsieur Crisante pour montrer une impatience qui ne déplaît jamais dans des occasions comme celles-ci, et j'enverrai mon domestique.....

DUBOIS.

Tu t'es donné un valet ?

CHARLES

Oui, bien nigaud ; d'abord pour qu'il ne me devine jamais, et en puisse me trahir : et puis, parce que nous savons tout ce que peut faire un domestique qui a l'imagination trop active. J'ai beaucoup parlé ; je suis altéré comme tous les diables. Sous ce costume, je peux me permettre d'aller au cabaret déjeûner ; viens : je te regale avec l'argent de cette charitable dame.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mme CORNEBOIS, LOUISE. (*Elles sortent de chez Madame Cornebois*).

Mme CORNEBOIS.

Tu n'as pas besoin de venir avec moi, Louise, reste. Je n'ai rien oublié de ce qu'on nous a dit. Je vais informer mon frère, et je saurai bien l'engager à retirer sa parole..... J'en suis hors de moi.

LOUISE.

Quitter sa femme après avoir touché la dot !

Mme CORNEBOIS.

Le monstre !

LOUISE.

Un homme chargé de dettes et de mauvaises affaires !

Mme CORNEBOIS.

Le scélérat !

LOUISE.

Et comme il ose parler de vous !

Mme CORNEBOIS.

L'insolent ! lui donner ma nièce !.... Rentre, rentre, Louise. (*Elle entre chez Crisante*).

SCENE II.

LOUISE, *après que Madame Cornebois est entrée.*

Je voudrais bien découvrir parqui cette escène a été jouée.

DUBOIS *arrivant et se croyant seul.*

Il n'est pas défendu, en faisant les affaires des autres, de songer un peu aux siennes. J'ai vu certain minois de soubrette qui me revient assez. C'est une de ces figures auxquelles on aura toujours un mot à dire; et ses yeux, que j'ai bien examinés, annoncent qu'elle aura toujours un mot à répondre. (*Il l'apperçoit*). C'est elle.

LOUISE, (*à part*).

Je ne me trompes pas; c'est un de ces deux rusés drôles de ce matin.

DUBOIS *l'abordant.*

Graces soient encore rendues à l'aimable personne qui nous a si obligeamment écoutés; mais certain mot de fripons sonne encore à mon oreille.

LOUISE.

Vous a-t-il blessé?

DUBOIS.

De votre bouche? cela n'est pas possible.

LOUISE.

Le correctif n'est-il pas venu après?

DUBOIS.

Oui; je me rappelle que vous avez ajouté que vous ne pouviez pas nous en vouloir du mal.

LOUISE.

Vous avez fort bien fait de ne pas oublier cela.

DUBOIS.

Vous ne nous en voulez donc pas, si cette scène n'a été qu'un jeu?

LOUISE.

Non; si le motif que je soupçonne est le véritable.

DUBOIS.

Eh! mais, il se pourrait fort que vous nous eussiez deviné.

LOUISE.

Connaîtriez-vous, par hasard, un aimable jeune homme de cette ville, que l'on nomme..... ?

DUBOIS.

Attendez; il y a une nièce dans cette maison: prendriez-vous intérêt à elle plus qu'à la généreuse tante qui nous a parlé.

LOUISE

Savez-vous à-peu-près le nom de celui dont je vous parle?

DBUOIS.

Seriez-vous bien aise que la nièce n'épousât pas un inconnu?

LOUISE.

Seriez-vous d'intelligence avec nous?

DUBOIS.

Nous aideriez-vous, s'il le fallait?

LOUISE *avec effusion.*

De tout mon cœur.

DUBOIS, *de même.*

Monsieur Valville a été mon maître; je l'aime, et je sers son amour.

LOUISE.

Nous voilà d'accord; et cet autre avec qui vous étiez?

DUBOIS.

C'est un de mes anciens camarades que j'ai retrouvé ici, par le plus grand hasard, et que j'ai intéressé à mon projet.

LOUISE.

A travers sa mine compatissante, j'ai démêlé l'air d'un fourbe parfait.

DUBOIS.

Son air ne vous a pas menti, il a fait ses preuves, et je vous le garantis homme à grandes entreprises et à grands succès.

LOUISE.

Qu'il réussisse et nous le récompenserons.

DUBOIS.

Le marché est fait.

LOUISE.

Et vous? quel est votre salaire?

DUBOIS.

L'espoir d'être encore au service de Monsieur Valville et de ne plus le quitter. D'ailleurs, je n'ai point fait de traité avec lui; et si je mérite quelque récompense, c'est de vous que je voudrais la recevoir.

LOUISE.

J'aime assez ma jeune maîtresse pour me charger du paiement..... si j'avais quelque chose à donner.

DUBOIS.

Ah! Louise, tu es plus riche que tu ne penses.

LOUISE.

Louise! tu es!....

DUBOIS.

J'ai retenu ton joli nom pour une fois qu'il a été prononcé devant moi; et si je te tutoie....

LOUISE.

Je te le pardonne; mais où sont ces grandes richesses que je possèdes, pour payer le service que tu veux nous rendre?

DUBOIS.

Tes richesses; c'est toi, ta jolie mine, tes yeux, ton cœur, toute ta personne.

LOUISE.

Et tu demandes?....

DUBOIS.

Tout.

LOUISE.

Es-tu un honnête garçon ?

DUBOIS.

Je suis en train de le devenir, et si une fois je m'en mêle, c'est fini.

LOUISE.

Tu ne l'as donc pas toujours été ?

DUBOIS.

Ne revenons guères sur le passé. Les premiers tems de ma vie offrent un tableau bigarré de tant de couleurs !..... Le mal au premier plan ; le bien un peu dans l'ombre ; quelques bonnes actions dans le lointain ; des étourderies en masse ; quelques groupes épars de certaines gentillesses que des gens scrupuleux nommeraient fourberies ; mais tout est mouvant dans ce tableau. Il dépend de toi que les objets changent de place, et forment un ensemble plus agréable.

LOUISE.

Tu parles en artiste.

DUBOIS.

J'ai broyé deux mois. J'ai changé si souvent de maître que je parlerais aussi facilement pratique, commerce, médecine, chimie...

LOUISE.

Cela ne m'étonne pas ; il y en a tant d'autres qui croyent tout savoir et qui comme toi n'ont fait qu'écouter aux portes.

DUBOIS.

Enfin que penses-tu de moi ?

LOUISE.

Ta sincerité ne t'a pas nui, et si nous réussissons, si Monsieur Valville épouse ma jeune maîtresse, si tu rentres chez lui, je pourrais finir par figurer dans ton tableau.

DUBOIS *voulant l'embrasser.*

Oh ! charmant modèle !

LOUISE *l'empêchant.*

Doucement.

DUBOIS.

Pardon, c'était le premier coup de pinceau.

LOUISE.

La tante, bien courroucée, est à présent à informer le père de l'histoire de ce matin. Ils pourraient nous surprendre : va-t'en.

DUBOIS.

Je commence par obéir ; c'est la marche commune à tous les hommes. (*Il va pour sortir*).

SCENE III.

DUBOIS, VALVILLE, LOUISE.

VALVILLE.

Dubois?

LOUISE.

Que venez-vous faire ici, Monsieur? Si l'on nous voyait tous les trois réunis.....

VALVILLE.

Ah! Louise, un mot.

LOUISE.

Le prétendu est un mauvais sujet; il quittera sa femme après l'avoir épousée; son valet bat les gens qui disent la vérité; la tante sait tout; elle en informe le père; nous agissons de concert. Voilà plus d'un mot; allez vous-en; j'entends du bruit; sauvez-vous, partez.

VALVILLE.

Si.....

LOUISE.

Point de si.

VALVLLE.

Mais.....

DUBOIS.

Point de mais. Partons. (*Il l'entraîne*).

SCENE IV.

LOUISE.

J'ai bien fait de les renvoyer, car je crois entendre M. Crisante et sa sœur. Ce sont eux, je ne me trompe pas; éloignons-nous; mais écoutons, c'est le plus sûr pour bien entendre; d'habiles gens l'ont dit.

SCENE V.

CRISANTE, Mme. CORNEBOIS, LOUISE, (*dans le fond*).

CRISANTE.

Vous avez beau me le repéter, cela ne me paraît pas possible.

Mme CORNEBOIS.

Mon dieu! mon frère, quel entêtement! que vous avez l'esprit facile à séduire! et qu'il est difficile de vous faire revenir sur le compte de quelqu'un dont vous avez une fois bien pensé!

CRISANTE.

C'est qu'en effet cela ne me paraît pas vraisemblable, et Verseuil, d'après tout ce qu'en dit mon frère, n'est pas capable de ces horreurs là.

Mme CORNEBOIS.

Je vous dis que ces gens paraissaient de la meilleure foi du monde; et d'ailleurs, quel intérêt auraient-ils eu à me tromper?

LOUISE, (*dans le fond, à part*).

Ce que c'est que d'avoir de l'esprit!

CRISANTE.

Et je vous dis, moi, qu'un domestique qui paraissait aussi de très-bonne-foi, et qui connaît Verseuil depuis dix ans, m'en a fait aujourd'hui le portrait le plus avantageux.

LOUISE, *à part.*

Quel est cet original qui s'avise de nous nuire?

Mme CORNEBOIS.

Enfin, quel parti voulez-vous prendre?

CRISANTE.

Voir si l'on ne vous a pas trompée, et si cela ne part pas de quelqu'un intéressé à nous détourner de ce mariage.

Mme CORNEBOIS.

C'est ce qui ne sera pas facile à découvrir. En attendant, je m'en tiens à ce que j'ai vu, à ce que j'ai entendu, et je dis que Verseuil, tel qu'on me l'a dépeint, serait un monstre qu'il faudrait éloigner le plutôt possible. Je vous ai dit les propos qu'il avait tenus sur moi.

CRISANTE.

Oui, oui, ma sœur; c'est ce qu'il vous est le plus difficile d'oublier.

Mme COREBOIS.

Vous avez toujours des réflexions.... en vérité....

SCENE VI.

CRISANTE, Mme CORNEBOIS, ANDRÉ, LOUISE *dans le fond.*

ANDRÉ, *une lettre à la main, regardant aux maisons, se parlant à lui-même.*

Attendez. Je crois que c'est celle-là. Il m'a bien dit, c'est la maison à balcon, sur la droite, en descendant vers le bout de la place. C'est celle-là. (*Il y va en passant devant Crisante et Mme Cornebois, qu'il salue*).

CRISANTE.

Qui demandez-vous, mon ami?

ANDRÉ.

Oh ! Monsieur, c'est bien ici, allez.

CRISANTE.

Mais encore, qui demandez-vous ?

ANDRÉ.

Mais puisque c'est ici, il n'est pas nécessaire que vous me l'enseigniez. Je vous remercie toujours.

CRISANTE.

Voulez-vous parler au maître de la maison ?

ANDRÉ.

Monsieur, je ne sais pas.

CRISANTE.

Comment ! vous ne savez pas !

ANDRÉ.

Et non ; je ne sais pas s'il est le maître de la maison.

CRISANTE

Qui ?

ANDRÉ

Et pardi ! Monsieur Crisante.

CRISANTE.

Que lui voulez-vous ?

ANDRÉ.

Mais puisque c'est Monsieur Crisante que je demande, je ne dois pas vous dire ce que je lui veux.

CRISANTE.

C'est moi qui suis Monsieur Crisante.

ANDRÉ.

Vous, Monsieur ? En ce cas, voilà une lettre..... Hé bien, je ne vous aurais pas reconnu.

LOUISE.

Oh ! l'imbécille !

CRISANTE.

Hé ! donnes-là donc.

Mme. CORNEBOIS.

Quelle est cette lettre qu'apporte ce nigaud ?

CRISANTE.

Tu es un peu bête, mon garçon.

ANDRÉ.

Mon maître me le dit tous les jours.

CRISANTE *décachète et lit.*

« Mon cher beau-père ». (*Il va de suite à la signature*). Verseuil.

Mme CORNEBOIS.

Mme CORNEBOIS.

Verseuil! C'est son valet, (*à André.*) Êtes-vous seul au service de Monsieur Verseuil?

ANDRÉ.

Il n'a pas d'autre domestique que moi.

Mme CORNEBOIS *à Louise.*

C'est celui qui a maltraité ce matin ce pauvre commissionnaire.

CRISANTE *qui a lu.*

Il montre une impatience qui ne peut que nous être agréable; il demande s'il ne serait pas possible de signer le contrat le jour même que nous le présenterons à ma famille, et.....

Mme CORNEBOIS.

Il n'en est pas encore là. Il faut que nous éclaircissions auparavant..... Voilà son seul domestique; c'est cet homme qui a fait tout le train de ce matin. (*à André*). C'est donc toi qui a battu, presque tué ce pauvre malheureux qui a été ton ami?

ANDRÉ.

Oh! mon dieu! est-ce que j'ai battu quelqu'un?

LOUISE.

Vas, tu n'es pas si niais que tu veux le paraître.

ANDRÉ.

Je vous dis que je n'ai jamais battu persoune.

SCENE VII.

CRISANTE, DUBOIS, Mme CORNEBOIS, ANDRÉ, LOUISE.

Mad. CORNEBOIS.

J'apperçois quelqu'un qui peut rendre un sûr témoignage.....

CRISANTE.

Ah! oui: j'en croirai cet honnête garçon.

LOUISE, *à part.*

Il n'est pas prévenu, il va tout gâter. (*Bas à André*). Sauve-toi. (*André fait un mouvement pour s'en aller*).

Mme CORNEBOIS.

Reste.

DUBOIS *approchant, à part.*

Les voisins se rassemblent et paraissent émus. Que se passe-t-il donc?

CRISANTE.

Approchez.

Mme CORNEBOIS *à Dubois*

Comment se trouve ce pauvre homme de ce matin?

DUBOIS.

Hélas, madame, sur son grabat, bien souffrant.

Mme CORNEBOIS *à Crisante.*

Vous l'entendez.

CRISANTE *à Dubois.*

Il a été vraiment battu ?

DUBOIS.

Madame vous a conté.....

CRISANTE.

Oui. Et là, ce qu'on appelle battu ?

DUBOIS.

A faire pitié.

CRISANTE.

Et par un valet dont le maître est un.....

DUBOIS.

Oh !..... un homme abominable.

CRISANTE.

Ah ! ah ! (*par réflexion.*) Ahi ! ahi ! ceci n'est pas claire.

Mme CORNEBOIS.

Cela va s'éclaircir. (*à Dubois, montrant André*). Reconnaissez vous cet homme-là ?

DUBOIS.

Qui ? cet homme-là ?

LOUISE *à part.*

Je suis sur les épines. (*Elle fait des signes à Dubois, autant qu'elle peut, de manière à n'être aperçue ni de Crisante, ni de madame Cornebois*).

CRISANTE

Oui : le connaissez-vous ?

DUBOIS *aperçoit les signes de Louise sans les deviner.*

Attendez : j'ai quelque idée..... permettez que je le voye de plus près ; ma vue est courte. (*Il tourne autour d'André, pour pouvoir passer près de Louise.*)

LOUISE *lui glisse à l'oreille tandis qu'il passe.*

C'est celui qui a donné les coups.

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'ils me veulent donc tous ces gens-là ?

DUBOIS.

Comme la colère défigure un homme ! A cette mine tranquille et hébétée, qui reconnaîtrait ce visage enflammé, ces yeux sortant de la tête..... ?

Mme CORNEBOIS.

C'est bien lui ; n'est-ce pas ?

DUBOIS.

C'est ce drôle qui, sans moi, aurait assommé ce matin un honnête homme, que madame a eu la charité de de secourir.

ANDRÉ.

Je crois qu'ils sont tous fous.

Mme CORNEBOIS.

Il ose nier.....

DUBOIS *à André.*

Ah! scélérat! oseras-tu nier devant moi ce que tu as fait?

ANDRÉ.

Et que puis-je avoir fait? on me dit tous les jours que je ne sais rien faire.

DUBOIS.

Je ne sais qui me tient..... Sans le respect que j'ai pour ce monsieur et cette dame..... Oseras-tu dire que tu n'es pas dans la confidence de ton maître, qui veut tromper madame, en épousant sa niece.

ANDRÉ.

Ah! mon dieu! mon dieu! que c'est désagréable de ne savoir pas répondre!

LOUISE.

Dis donc, de ne pouvoir pas.

Mme CORNEBOIS *à Dubois.*

Il est convenu lui-même que son maître était chargé de dettes et de mauvaises affaires.

DUBOIS.

Sans doute, et il a abîmé de coups celui qui lui a dit qu'il vous en avertirait.

CRISANTE *à Dubois.*

Ecoutez-moi, que je vous parle à mon tour. Mon gendre futur, dont vous m'avez fait le portrait le plus avantageux.....

DUBOIS.

Ah! c'est une autre affaire.

Mme CORNEBOIS *à part.*

C'est une autre affaire!

LOUISE *à part.*

Une autre affaire!

DUBOIS.

Pour celui-là.....

CRISANTE.

Il n'est pas capable de vouloir me tromper?

DUBOIS.

Fi donc, monsieur.

CRISANTE *à Mme Cornebois.*

Vous l'entendez. (*à Dubois*) Et il n'est pas homme à quitter sa femme après avoir touché la dot?

DUBOIS.

Il n'y a que le maître de ce brutal-là qui soit capable d'une pareille horreur.

CRISANTE.

Ah! ça, rêvons-nous? Veillons-nous? Qu'est-ce que tout cela signifie?

DUBOIS *à part.*

Je crois que je commence à ne pas trop savoir de quoi il est question.

LOUISE *à part.*

Ma foi, on ne dira pas que tout le monde ici soit d'accord pour faire ressortir l'étonnement d'un seul; car nous n'y comprenons pas plus les uns que les autres.

Mme CORNEBOIS *à Dubois.*

Celui qui doit épouser ma nièce est un scélérat?

DUBOIS *appuyant.*

Oui, madame.

CRISANTE *à Dubois*

Celui qui doit épouser ma fille est un malhonnête homme?

DUBOIS *appuyant.*

Oui, monsieur.

CRISANTE *à Mme Cornebois.*

Ma foi, ma sœur, arrangez-vous et devinez, si vous pouvez.

Mme CORNEBOIS.

Moi, mon frère? Je dis que je n'y comprends rien.

DUBOIS *étonné vivement.*

Frères et sœur! Entendons-nous. La nièce de madame est votre fille, monsieur?

CRISANTE *impatienté.*

Hé sans doute.

DUBOIS *s'écriant.*

Mille morts!..... Oh! puissance divine! où en sommes-nous? (*Il reste consterné*).

ANDRÉ. *effrayé du cri de Dubois.*

Quand on se fâche tout de bon, je me sauve.

SCENE VIII.

CRISANTE, DUBOIS, Mme CORNEBOIS, LOUISE.

Mme CORNEBOIS.

Hé! je vois bien que cet imbécille-là n'a battu personne.

CRISANTE *à Dubois.*

Et peut-être aussi, malgré le bel éloge que vous m'en faisiez, mon gendre futur n'est-il qu'un mauvais sujet. Allons, venez ma sœur, entrons chez moi; tâchons d'approfondir ce my-tere (*à Dubois*). Adieu, l'homme de bien! votre confusion vous trahit.

Mme CORNEBOIS *à Louise.*

Louise, vas trouver Constance, vas.

LOUISE *à Dubois, en passant.*

Ah! vous faisiez l'éloge du pretendu!..... Je vous revaudrai cela, monsieur Dubois. (*Elle entre dans la maison de madame Cornebois*).

SCENE IX.

DUBOIS *sortant de son abattement.*

Celle qui veut épouser ce misérable Charles est la maîtresse de monsieur Valville! et je le servais sans le savoir! et je me rendrais l'instrument du malheur dont je voulais sauver mon maître! et j'étais le complice d'une horreur!..... Oh! que d'imprudence! Réparons tout; il le faut, je ne perds pas espoir; de violens soupçons pèsent sur le faux Verseuil, il faut dissimuler avec lui, l'engager dans les filets qu'il tendra lui-même, le perdre et sauver tout le reste.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS *seul.*

Revenu de mon premier étourdissement, il faut avec tranquillité réfléchir sur les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons,

prendre le parti que je croirai le meilleur. et le suivre avec prudence. Voyons : je suis maître du secret de Charles, je peux d'un seul mot empêcher son mariage. Je vais parler à M Crisante et à sa sœur; je leur fais le portrait fidèle de l'intrigant qui les trompe; ils sont désabusés, l'accablent de reproches. Il se voit démasqué, il est confus, il prend son parti et se sauve. M. Valville reste maître du champ de bataille, rentre en grâce, il épouse sa maîtresse, il me reçoit chez lui, Louise m'accepte, nous nous marions et tout est fini. Voilà le dénouement le plus simple de notre intrigue.... Oui, si je conduis tout à ma fantaisie, si je fais parler et penser les autres à mon gré; si le diable, protecteur de Charles, n'est pas là pour le soutenir. En faisant l'éloge du prétendu, je mentais à monsieur Crisante; je mentais à sa sœur en le couvrant d'infamie. La vérité, en passant par ma bouche, est devenue mensonge; le mensonge qui couvrait une vérité, est resté pour ce qu'il était; aucun des deux ne peut me croire de bonne-foi; je passerai pour imposteur; le porte-feuille parlera plus puissamment que moi; on me croira quelque motif secret; je compromettrai peut-être monsieur Valville avec qui on me croira d'accord; j'achèverai de le perdre et je hâterai le triomphe d Charles. (*Se frappant au front*). Sors donc de ma tête, infaillible moyen que je ne trouve pas..... Allons, il faut se résoudre à attendre, cela viendra peut-être.

SCENE II.

DUBOIS, VALVILLE.

DUBOIS.

Au nom du ciel, monsieur, ne soyez pas constamment sur nos talons; nous ne sommes pas déjà trop bien dans nos affaires; à présent, sur-tout, si l'on vous voit avec moi, nous sommes perdus tout-à-fait.

VALVILLE.

Tout ne va donc pas comme Louise et toi me l'avez fait espérer?

DUBOIS.

Hé non; le diable s'en mêle, vous dis-je. Un sot, dans sa plus complette bêtise, empêche l'effet du premier moyen employé par Charles et tout son génie.... Mais quittez cette place, je trouverai bien le moyen de vous informer de tout.

VALVILLE.

Si je pouvais parler à Louise?....

DUBOIS.

Cela ne se peut pas sans danger.

VALVILLE.

A sa jeune maîtresse?

DUBOIS.

Encore moins.

VALVILLE.

Ecrire deux mots, les lui faire parvenir.

DUBOIS.

Pour lui dire, quoi?

VALVILLE.

Qu'elle ait la force de resister, que je l'aime, que je souffre, que.....

DUBOIS.

Hé! tout cela se devine..... On ne dit pas ces choses là. Allez, monsieur Valville; allez donc.

SCENE III.

Mme CORNEBOIS, CRISANTE, DUBOIS, VALVILLE.

(*Crisante et madame Cornebois, sortant de la maison de Crisante, apperçoivent Dubois et Valville, témoignent leur surprise, et se font signe d'écouter*).

VALVILLE *continuant, à Dubois.*

Ne te rebute point.

DUBOIS *commençant à s'impatienter.*

Je ne me rebute point.

VALVILLE.

Ne m'abandonne pas.

DUBOIS.

Je ne vous abandonne pas

VALVILLE.

Il n'est rien que tu n'obtiennes de moi.

DUBOIS.

A la bonne heure.

VALVILLE.

Je ne peux compter que sur toi et ton ami pour empêcher ce mariage.

DUBOIS.

Nous ferons ce que nous pourrons; allez.

VALVILLE.

Quoique tu en dises, j'apporterai une lettre.

DUBOIS.

Hé puissiez-vous passer la journée à l'écrire! allez vous-en.

VALVILLE.

Elle saura combien je l'aime.

DUBOIS.

Allez vous-en, allez vous-en, allez vous-en.

CRISANTE, *haut.*

Bien obligé, mes bons amis; nous ne pouvions expliquer les événemens de cette matinée; vous nous donnez le mot de l'énigme. (*Dubois et Valville sont confondus.*)

Mme CORNEBOIS *à Crisante.*

J'espère, mon frere, qu'il n'y a plus de doute à présent; le complot est bien découvert. Vous devinez pourquoi on veut éloigner Versenil?

CRISANTE.

Ah! Valville! vous employez la calomnie! vous voulez perdre de reputation celui qui convient mieux à ma fille que vous! ce procédé n'est pas d'un galant homme.

Mme CORNEBOIS.

Hé, mon frère, à quoi servent tous ces propos? il ne nous reste qu'à conclure au plutôt le mariage de votre fille, et ôter par ce moyen tout espoir à ceux qui voudraient nous contrarier encore.

CRISANTE.

Allons, ma sœur, allons le déclarer à Constance.

Mme CORNEBOIS.

Et lui signifier nos dernières et irrévocables volontés.

CRISANTE *à Dubois et à Valville.*

Adieu, messieurs.

Mme CORNEBOIS.

Adieu. Vous nous avez tiré d'inquiétude.

SCENE IV.

DUBOIS, VALVILLE.

DUBOIS.

Vous avez fort bien fait de rester; vous ne pouvez que vous louer de votre entêtement. Voulez-vous bien recevoir mes félicitations sur le succès que vous venez d'obtenir?

VALVILLE, *consterné, fait quelques pas pour s'en aller et revient à Dubois.*

Il n'importe; je veux écrire à Constance.

SCENE V.

SCÈNE V.

DUBOIS.

Constance ! il faut retenir ce nom et se bien souvenir de ne pas le prononcer devant Charles, qui n'ignore peut-être pas le nom de celle qu'il poursuit. Œil à tout, oreille à tout; l'oubli de la moindre chose peut tout perdre entièrement..... Nous voilà cependant plus mal que nous n'étions. J'avoue que mon intelligence est à bout: si quelqu'un sait un moyen aisé, qu'il me l'indique. Le contrat ne peut manquer d'être signé; qu'est-ce qui s'y oppose? Rien. Tout est d'accord, excepté les amans, et on se passe de leur aveu..... Il n'y a que Charles que je puisse opposer à lui-même; il n'y a que lui qui puisse dresser et voiler le piège où il doit se prendre ..... Si je réussis, ou je me trompe fort, ou cette marche est assez neuve.

SCÈNE VI.

DUBOIS, CHARLES, *en fracq.*

CHARLES.

Hé bien, Dubois?

DUBOIS.

Ah ! te voilà ; il faut que je te parle.

CHARLES.

Je n'ai guères le tems de t'écouter; je vais moi-même chez monsieur Crisante lui répéter ce que je lui ai écrit. Tu n'as, je pense, autre chose à me dire, sinon que monsieur Valville t'a remis les cinq cent pistoles, et que tu vas me les donner.

DUBOIS.

Tu ne trouveras pas monsieur Crisante chez lui.

CHARLES.

Vraiment?

DUBOIS.

Je l'ai vu sortir, il y a à peine deux minutes. Il m'a reconnu, il m'a abordé avec complaisance. Je m'en suis vraiment fait un ami par la manière dont je t'ai peint à ses yeux.

CHARLES.

T'a-t-il encore parlé du mariage?

DUBOIS.

Il ne parle que de cela. Il m'a dit qu'il allait chez son notaire faire dresser le contrat, qu'il comptait bien que vous signeriez demain; que ce serait le plus beau jour de sa vie; que tu étais un

homme charmant; mille choses enfin qui doivent te rendre parfaitement tranquille sur le succès de ton affaire.

CHARLES.

Voilà qui va fort bien; allons, je reparaîtrai dans un autre moment. Donnes-moi les cinq cents pistoles.

DUBOIS.

Ah! mon ami!

CHARLES.

Quoi?

DUBOIS.

Nous ne sommes pas tous également heureux.

CHARLES.

Comment donc?

DUBOIS.

Ce pauvre monsieur Valville n'est pas si avancé que toi.

CHARLES.

Est-ce que celui qui voulait lui enlever sa maîtresse n'est pas encore éconduit?

DUBOIS.

Ah! il s'en faut bien. Cette tante à qui nous avons parlé, est plus que jamais entêtée de cet homme. Elle vient devant moi, tout-à-l'heure, de déclarer à monsieur Valville qu'elle allait signifier à sa nièce ses dernières et irrévocables volontés.

CHARLES.

Ah! ah!

DUBOIS.

Ainsi tu vois, mon ami, que les cinq cents pistoles ne sont pas encore gagnées; et nous observons entre nous, tu le sais, la plus scrupuleuse probité.

CHARLES.

Tu m'étonnes.

DUBOIS.

Moi! je regarde cela comme un prodige. Que Charles une fois soit trompé par le succès! c'est un événement qui me passe.

CHARLES.

Trompé! moi! Tu ne sais donc pas que si je me pique au jeu, je suis capable de songer moins aux cinq cents pistoles qu'à ma gloire.

DUBOIS.

C'est ce que je me disais: il n'en aura pas le démenti.

CHARLES.

Cependant, il faut que je songe à moi; et mon mariage m'intéresse plus que celui de ton maître.

DUBOIS.

Ton mariage est sûr; tu ne peux voir personne aujourd'hui; monsieur Crisante est sorti; un instant peut te suffire pour changer l'esprit de cette tante.

CHARLES.

Quel est son nom? car enfin s'il faut que je lui parle et que je m'introduise chez elle.....

DUBOIS *feignant de n'avoir pas entendu.*

A propos; dis-moi: tu ne connais pas ta future; cela t'es égal, je le conçois; tu as gagné le père, je le sais. Quel art as-tu donc pour tourner ainsi tout le monde à ton gré; car dans cette famille, il y a sûrement quelqu'autre personne qu'il a fallu mettre dans tes intérêts?

CHARLES.

Non, point de mère; une sœur de Crisante seulement que je n'ai pas encore vue, et dont j'ignore le nom.

DUBOIS *répond à la question que lui a fait Charles.*

La tante est veuve, et se nomme madame Cornebois.

CHARLES.

Du nom de son mari?

DUBOIS.

Oui. Revenons à notre affaire; reculerons-nous?

CHARLES.

Reculer! les plus grands dangers ne m'ont jamais fait faire un pas en arrière.

DUBOIS.

Abandonnes-tu les cinq cents pistoles?

CHARLES.

Pour qui me prend-tu donc?

DUBOIS.

Cesseras-tu de maîtriser le sort?

CHARLES.

Il fut toujours à mes ordres.

DUBOIS.

Ton premier coup a manqué.

CHARLES.

Le second réussira.

DUBOIS.

Sens-tu ta tête s'échauffer?

CHARLES.

Elle n'est froide que dans l'exécution.

DUBOIS.

Si j'avais autant de génie que toi, je voudrais te ravir cette gloire.

CHARLES, *qui a conçu son projet.*

Ambitieux! prosterne-toi, je suis sûr de mon fait.

DUBOIS *s'inclinant.*

Oh! grand homme!

CHARLES.

J'ai besoin de parler à ton Valville.

DUBOIS.

Nous le verrons sûrement.

CHARLES.

Il faut qu'il me donne des renseignemens nécessaires.

DUBOIS.

Il viendra; il est toujours à rôder de ces côtés-ci.

CHARLES.

Pour ce qui me regarde, depuis que je t'ai quitté, j'ai fait un coup de maître.

DUBOIS.

Qu'est-ce?

CHARLES.

Tantôt, en te quittant, prêt à entrer chez moi, j'ai trouvé sur ma porte un facteur déployant un paquet de lettres. Il y en avait une à mon adresse; à côté de celle-là, j'en apperçois une autre pour monsieur Crisante, et je reconnais l'écriture pareille à celle qui recommandait Verseuil. J'ai l'œil et la main lestes; le facteur me remet ma lettre. Je l'occupe, je le distrait, il me quitte et je tiens deux lettres au lieu d'une. J'ouvre celle qui me paraît suspecte: bonne inspiration! « Le frère de Crisante l'avertissait du porte-feuille perdu; lui annonçait que Verseuil avait changé de résolution et renonçait au mariage projetté. Il lui recommendait bien de se tenir en garde contre l'abus qu'on pourrait faire des papiers que contenait ce porte-feuille s'il était trouvé par quelqu'un de mauvaise-foi ». J'étais perdu sans cette découverte; mais, je te le dis, le sort me craint ou est mon complice.

DBUOIS.

Eh bien! remplis ta destinée et sers-nous.

SCENE VII.

CHARLES, DUBOIS, VALVILLE.

VALVILLE.

Dubois, trouve les moyens de faire remettre ce billet.....

DUBOIS.

Puisque vous le voulez absolument, il faut bien y consentir.

VALVILLE *à Charles qu'il aperçoit.*

Votre ami (*montrant Dubois*) ne vous a sans doute pas laisser ignorer que le malheur s'obstinait à me poursuivre ?

CHARLES.

Il me l'a dit ; mais sachez que je m'obstine, moi, à combattre votre fâcheuse étoile, et par cette raison, ne désespérez de rien. J'avais besoin de vous parler.

VALVILLE.

J'apporte une lettre qu'il faut absolument faire tenir à.....

DUBOIS.

A celle que vous aimez ? Eh ! bien, voyons, à quoi cela vous menera-t-il ?

CHARLES *prenant la lettre des mains de Dubois.*

Donne-moi cette lettre ; car je vois bien qu'il faut que ce soit moi qui m'en charge, puisque je peux seul trouver le moyen de m'introduire dans cette maison. (*à Valville*) Elle sera remise. (*Il y regarde.*) Sans adresse, c'est bien. (*Souriant*). Il faut de la discrétion.

VALVILLE.

Si je pouvais obtenir un entretien ?....

DUBOIS.

Avec qui ? Avec la suivante ?

VALVILLE.

Eh ! non. Avec....

DUBOIS.

Je vous l'ai dit, cela ne se peut pas.

CHARLES.

Quoi ! une scène d'amans malheureux ! vous vous moquez d'y penser seulement. Eh ! que lui direz-vous ? Et que vous répondra-t-elle ? ce que vous devinez déjà. Ces tristes et froides entrevues sont au moins inutiles. Viendrez-vous croiser notre intrigue par d'ennuyeuses lamentations ? Laissez-nous maîtres du terrain : le tems sera mieux employé. Deux amans, qui ne peuvent rien par eux-mêmes, doivent paraître quand tout est fini. On agit pour vous, c'est assez. Quand vous serez content, libre à vous de vous montrer. On n'est bon à être vu que quand on porte sur sa physionomie des preuves de bonheur et de plaisir. — Venons au fait : je veux vous unir à votre amante. J'ai certain projet.... qui réussira, je l'espère. Dites-moi, par quels motifs pensez-vous qu'on vous refuse dans cette famille ?

VALVILLE.

J'y fus toujours bien accueilli ; mais un parti plus avantageux.....

CHARLES.

En quoi ?

VALVILLE.

Plus riche.....

CHARLES.

Vous soupçonnez donc que la fortune de celui qui vous enlève votre maîtresse est au-dessus de la vôtre?

VALVILLE.

C'est ce qu'on m'a fait entendre.

CHARLES.

Si vous aviez de plus grands biens, vous seriez préféré?

VALVILLE.

Je le présume.

CHARLES.

Et vous n'avez dans votre famille personne qui puisse vous assurer une fortune plus considérable?

VALVILLE.

Je n'ai que ma mère; je suis fils unique et on sait ce qu'elle possède.

CHARLES.

Point de riches parens.

VALVILLE.

Non, ou du moins je l'ignore. Un oncle, frère de mon père, absent depuis vingt-cinq ans, établi dans le nord de l'Amérique, nous donnait autrefois des espérances; mais il y a long-tems que nous sommes privés de ses nouvelles.

CHARLES.

Il se nommait?

VALVILLE.

Timante.

CHARLES.

(*à Dubois*) Tu vois bien, mon ami, qu'il n'y a rien de plus simple. (*à Valville*) Monsieur, puisque votre fortune, trop bornée, est l'obstacle qui s'oppose à votre bonheur, soyez tranquille; je vous donne six cents mille francs et vous serez mon héritier.

VALVILLE.

A quoi bon cette plaisanterie?

CHARLES.

Je ne plaisante point. Monsieur Timante est arrivé; et il vous fait ce modique présent de nôces.

VALVILLE.

Arrivé! monsieur Timante! que dites-vous donc?

CHARLES.

Oui, votre oncle est ici, vous le voyez; c'est moi. Un autre habit, une perruque; l'histoire de mon voyage, quantité de men-

songes sur des pays que ces gens-ci ne connaissent point; une relation complette enfin comme on en voit tant; de grands biens que je vous assure; que me faut-il de plus pour être votre oncle?

DUBOIS *à Valville.*

Ma foi! à moins d'être le frère de votre père.....

CHARLES.

Si on le croit, c'est tout de même.

VALVILLE.

Mais, dois-je permettre.....!

CHARLES

Ah! ah!..... N'en parlons plus. Adieu, Dubois, je vais songer à mes affaires.

DUBOIS.

(*à Charles*) Arrête donc. (*à Valville*) Etes-vous fou, monsieur?

CHARLES.

Non, non, puisque monsieur ne veut pas.....

DUBOIS.

Arrête, te dis-je, il consent à tout. (*à Valville*) Vous y consentez.

VALVILLE.

Mais.....

DUBOIS.

Oui, oui. (*à Charles*) Il y consent.

CHARLES, *se rendant.*

Mais quel sot scrupule!..... Allons, je veux bien vous servir encore.

VALVILLE, *bas à Dubois.*

Je te dis que je ne peux pas.....

DUBOIS.

C'est bon; allez, allez.

VALVILLE.

Ma lettre, sur-tout.

CHARLES.

N'en soyez point en peine. (*Valville s'en va*).

SCENE VIII.

DUBOIS, CHARLES.

CHARLES.

Maintenant, ta besogne à toi, qui doit connaître du monde dans cette ville, c'est de me trouver deux ou trois grands garçons qui, pour une heure, s'attachent à mes pas, qui soient cou-

verts de ma livrée ; et par leur importunité me donnent cet air de la grande opulence qui persuade tout, cet air d'importance qui force au respect, qui me donne enfin tout le mérite d'un parvenu. J'éblouis cette famille, c'est l'affaire d'un instant ; je disparais comme l'éclair, je donne congé à mes amis et je redeviens Verseuil.

DUBOIS.

Si elle allait te reconnaître.....

CHARLES,

Pas possible. Des gens, une mise, une tournure..... et trente ans au moins de différence. Adieu ; je vais prendre un habit convenable ; je te laisse le soin de vêtir mes laquais.

SCENE IX.

DUBOIS.

Je n'ai jamais tant souhaité de le voir réussir, puisqu'il agit pour nous et contre lui.... Mais où trouverai-je ces deux ou trois laquais qu'il me demande?

SCENE X.

DUBOIS, LOUISE.

LOUISE *sortant de la maison de madame Cornebois, et appercevant Dubois, veut rentrer.*

Ah ! le traître ! je ne veux pas le voir.

DUBOIS.

Ecoute-moi, Louise ?

LOUISE.

Non.

DUBOIS.

Ecoute-moi, te dis-je ?

LOUISE.

Je ne veux rien entendre.

DUBOIS.

Tu es dans l'erreur.

LOUISE.

Je n'y suis plus.

DUBOIS.

Laisse-moi t'expliquer.....

LOUISE.

Rien, rien.

DUBOIS.

Il faut absolument que je te parle.

LOUISE

LOUISE.

Il faut absolument que je te quitte.

DUBOIS *la prenant par la main.*

Tu m'entendras.

LOUISE.

J'ai trop entendu.

DUBOIS.

Tu ne m'échapperas pas.

LOUISE.

Je crierai.

DUBOIS.

Dusses-tu ameuter tous les voisins, je te tiens et ne te lâche pas.

LOUISE *tapant du pied.*

Laisse-moi.

DUBOIS *tapant du pied.*

Non ; je m'y entête.

LOUISE.

Ah ! ciel !... Hé bien, que veux-tu ?

DUBOIS.

Te dire qu'en faisant l'éloge de Verseuil..... et encore de quelle manière !.... je n'étais pas coupable.

LOUISE.

Tu ne l'étais pas !

DUBOIS.

Non. Je ne comptais pas parler contre ta maîtresse ni monsieur Valville.

LOUISE.

Quelle excuse !

DUBOIS.

Je ne savais pas tout.

LOUISE.

Que fallait-il savoir de plus ?

DUBOIS.

Que ta maîtresse était la fille de monsieur Crisante ; mais toi ; tu ne sais pas quel est le prétendu ?

LOUISE.

Je ne me soucie pas de le connaître mieux.

DUBOIS.

Ecoute-moi, femme que tu es, et tu sauras quel est celui qui se joint à nous pour parer le coup que nous craignions.

LOUISE.

Que de détours et de mauvaises raisons !

DUBOIS.

Eh non ! Tiens, écoute : (*il lui parle bas avec action*).

SCENE XI.

LES TROIS GENDARMES, DUBOIS, LOUISE.

Ier GENDARME, *à ses camarades, en entrant avec eux.*

Oui, j'ai l'ordre d'arrêter un homme qu'on sait parti de Paris avec un porte-feuille qu'il a trouvé, et on le croit à Orléans sous le nom de Verseuil. Et toi ? (*au deuxième gendarme.*)

IIme GENDARME.

Moi, je suis à la poursuite d'un nommé Charles, mauvais sujet, qui a déjà été plus d'une fois en prison. (*Au troisième gendarme*). Et toi ?

IIIme GENDARME.

Je cherche un chevalier d'industrie, franc escroc, fripon adroit, connu sur le pave de Paris sous le nom de Bravancourt.

LOUISE *répondant à Dubois et s'écriant :*

Est-il possible ?

DUBOIS.

Hé oui ! voilà la vérité.

LOUISE.

Ah ! le scélérat ! et à présent..... ?

DUBOIS.

A présent..... (*Il parle bas*).

IIIme GENDARME (*aux autres*).

Nous sommes tous les trois déguisés ; on ne nous connaît pas ici, on ne se méfiera pas de nous.

LOUISE *répondant à Dubois.*

S'il réussit sous ce nouveau déguisement.....

DUBOIS.

Cela va de suite ; il se perd lui-même, parce que..... (*Il parle bas*).

LOUISE *répondant à Dubois.*

Oui ; mais l'essentiel est que la tante puisse croire aisément qu'il est oncle de Valville.

DUBOIS.

Elle le croira ; il a reçu de monsieur Valville tous les renseignemens nécessaires.

LOUISE.

J'appuierai, et j'aurai l'air d'être bien convaincue.

DUBOIS.

C'est bien. Ah ! ça, touche ; nous avons fait la paix.

LOUISE *lui donne la main.*

De bon cœur. Je rentre et vais glisser quelques mots consolans à l'oreille de Constance, que l'on tourmente en ce moment ; adieu. Il y a là des gens qui nous examinent, je ne veux pas que ceci ait l'air d'un rendez-vous.

DUBOIS.

Adieu, ma Louise.

SCENE XII.

LES TROIS GENDARMES, DUBOIS.

Ier GENDARME, *appercevant Dubois.*

Abordons cet homme.

IIme GENDARME.

Oui. Oh! quand je cherche quelqu'un, je regarde à tout le monde.

DUBOIS *en voulant s'en aller les heurte.*

Pardon, messieurs. (*Les trois gendarmes l'entourent et l'examinent*).

IIIme GENDARME.

Ce n'est pas lui.

LES TROIS GENDARMES *ensemble.*

Non, ce n'est pas lui.

DUBOIS.

Puisque ce n'est pas lui, permettez, messieurs, que je me retire.

Ier GENDARME.

Restez.

DUBOIS.

De quoi s'agit-il, messieurs ?

Ier GENDARME.

Faites-vous votre séjour ordinaire dans cette ville ?

DUBOIS.

Oui.

Ier GENDARME.

Auriez-vous connaissance d'un homme qui se fait appeler Verseuil ?

IIme GENDARME.

D'un autre qu'on nomme Charles ?

IIIme GENDARME.

D'un troisième qui portait à Paris le nom de Bravancourt.

DUBOIS *avec exclamation.*

Charles! Verseuil! Bravancourt! (*Dubois embarrassé*). Ma foi messieurs..... (*à part*) Pourquoi ces questions..... Ces hommes.....

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ.

ANDRÉ *à Dubois.*

Je suis bien aise de vous rencontrer; vous avez dit que mon maître était un homme..... Oh!.... qu'il voulait tromper une tante en épousant une nièce. Vous allez le voir paraître; restez-là un moment, vous verrez s'il n'a pas bien l'air d'un honnête homme.

Ier GENDARME *à André.*

Quel est votre maître, mon ami?

ANDRÉ *passant aux gendarmes.*

Monsieur, c'est monsieur Verseuil qui est arrivé de Paris depuis peu, pour se marier à Orléans; et moi, je suis son domestique, qu'il a choisi de préférence, parce qu'il dit que comme ça je lui conviens mieux qu'un autre.

DUBOIS *à part.*

Ah! oui, prends-les bien nigauds, pour qu'ils ne te trahissent pas!

ANDRÉ.

Je le vois qui vient; je m'en vas, parce qu'il m'a défendu de m'amuser à parler avec toutes sortes de gens. (*Il sort. Les gendarmes parlent bas ensemble, écartés*).

SCENE XIV.

LES TROIS GENDARMES, CHARLES, DUBOIS.

CHARLES *en habit riche, en perruque, une canne à la main.*

Me voilà, Dubois, sous mon nouveau déguisement. (*Les gendarmes se retournent à ce mot*). Hé bien, m'as-tu trouvé ces hommes?

LES TROIS GENDARMES (*ensemble, chacun à part*).

C'est bien lui! le voilà.

DUBOIS. (*L'intelligence de l'Acteur suppléera à la note que l'Auteur se dispense de mettre sur ce moment de Dubois*).

Le voilà!

CHARLES *les examinant*

Les voilà, dis-tu? Hé, hé, ils ont assez bonne mine. (*Aux trois gendarmes*). On vous a instruit de ce que vous aviez à faire. Ce n'est pas pour long-tems, vous le savez. Attachez-vous à mes pas; ne me quittez pas un instant; ne me perdez pas de vue; toujours à portée de moi; sous ma main quand il le faudra. (*à Dubois*) J'aurais voulu qu'ils eussent d'autres habits.

DUBOIS, *moitié triste.*

Oh! je les crois bien déguisés sous ceux-là.

LES TROIS GENDARMES *ensemble et ferme à part.*

Nous le tenons.

Ier GENDARME *à Charles.*

Monsieur, puisqu'il s'agit de ne pas vous quitter, sous ces habits nous vous suivrons tout aussi bien.

CHARLES *aux trois gendarmes.*

Lafleur! l'Olive! Jasmin! Monsieur Timante est votre maître.

DUBOIS, *tristement aux trois gendarmes.*

Il se nomme Timante.

CHARLES *aux trois gendarmes.*

Suivez-moi; de près, entendez-vous?

Ier GENDARME, *en passant, à Dubois.*

Il se nomme Verseuil.

IIme GENDARME, *de même.*

Il se nomme Charles.

IIIme GENDARME.

Il se nomme Bravancourt. (*Ils le suivent*).

DUBOIS *à part.*

Il a fort bien choisi ses laquais.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE *au balcon.*

CHARLES *frappant à la maison de Mme Cornebois.*

Hola! quelqu'un?

LOUISE *paraissant au balcon.*

Qui demandez-vous, monsieur?

CHARLES.

Madame Cornebois.

(*Dubois fait signe à Louise*).

LOUISE.

Vous allez la rencontrer, monsieur, elle descend.

(*La porte s'ouvre*).

CHARLES *aux trois gendarmes.*

Entrez avec moi. (*Ils entrent*).

(*Louise paraît un moment sur la porte*).

DUBOIS *à Louise.*

Vous pouvez être bien tranquilles, ta maîtresse et toi. Je réponds de tout. (*Louise rentre*).

SCENE XVI.

DUBOIS *seul.*

En reconnaissant ces hommes, ne me suis-je pas surpris un moment attristé?..... Allons, allons, laissons l'intrigant qui se perd et songeons à ma Louise et à mon maître. Je cours le préparer au dénouement qui s'approche..... Je le dis de bonne-foi, je sens bien à présent qu'il y a du plaisir à être honnête homme.

SCENE XVII.

DUBOIS, LOUISE.

LOUISE *accourant.*

Elle ne l'a pas reconnu.

DUBOIS

Et il s'est annoncé.....

LOUISE.

En homme opulent qui est sûr d'obtenir..... Mais c'est singulier, il a des laquais; et si je ne me trompe, ce sont ces hommes que nous avons vus là, tantôt, sur la place.

DUBOIS.

Précisément; et ces hommes arrivent pour le saisir.

LOUISE.

Comment se fait-il.....?

DUBOIS.

C'est lui qui les attache à ses pas.

LOUISE.

Oh! pour le coup!.....

DUBOIS.

Ce n'était pas assez qu'il travaillât lui-même et réussît à rompre

l'affreux projet qu'il avait formé, il en eût été quitte pour la honte ou le ridicule; le hasard nous sert mieux.

LOUISE.

Les voici, éloigne-toi.

SCENE XVIII.

Mme CORNEBOIS, CHARLES, CONSTANCE, LOUISE, LES TROIS GENDARMES.

Mme CORNEBOIS.

Il ne faut pas long-tems pour se rendre à de telles propositions; je me charge d'obtenir l'aveu de toute la famille. (*à Constance*) Allons, allons, venez.

LOUISE.

Parlez-moi d'une tante comme celle-là.

CHARLES (*à Constance*).

Mademoiselle..... j'espère vous appeler bientôt ma nièce.... Vous êtes en vérité trop intéressante pour que je ne sois pas enchanté de voir ma proposition acceptée. Il ne me reste plus qu'à songer à tout ce qui pourra vous être le plus agréable, et à trouver les moyens de vous procurer tous les jours ma tendre et constante amitié. Je ne suis pas de ces gens qui font de grandes promesses et s'en tiennent là. Moi, je ne promets rien et je fais beaucoup; recevez seulement, mais sans y faire attention, sans m'en savoir gré, un don de six cents mille francs, que mon pauvre Valville met à vos pieds le jour du contrat (*à Mme Cornebois*) qui se fera aujourd'hui, n'est-ce pas?

Mme CORNEBOIS.

Aujourd'hui, si vous le voulez?

CHARLES.

Tout à l'heure?

Mme CORNEBOIS.

Tout à l'heure.

CHARLES.

A l'instant?

Mad. CORNEBOIS.

A l'instant soit.

CHARLES.

Vous avez un notaire affidé?

Mme CORNEBOIS.

Oui.

CHARLES.

Depêchons; je n'ai point d'enfans, il me faut des neveux.... Ce cher Valville, comme il sera content! et comme il vous aime, vous, madame Cornebois! C'est qu'en effet, si vous n'aviez pas de nièce, il serait capable de vouloir de vous.

Mme CORNEBOIS *souriant.*

Bonne plaisanterie!

CHARLES.

Je ne plaisante point, d'honneur. Et tenez, il faut qu'il me soit bien cher; il faut que le souvenir de mon pauvre frère m'attendrisse bien, pour que je ne sois pas tenté moi-même de vous faire l'hommage de la fortune que je lui destine. (*à Constance*) Oui, le ciel voulait que je fusse votre oncle d'une ou d'autre manière.

LOUISE.

Ah! il vaut mieux que ce soit de celle dont nous sommes convenus.

CHARLES.

Oui, oui, c'est fini; (*à Mme Cornebois*) mais je veux être votre ami: je me reserve la liberté de vous voir tous les jours, de passer ma vie presqu'entièrement avec vous; vous avez de l'esprit, je le sais.

Mme CORNEBOIS.

Vous me flattez.

CHARLES.

Non, non, je dis vrai. J'ai la plus immense bibliothèque; tous livres choisis; je vous l'abandonne, elle sera à votre disposition. J'aime l'esprit chez les autres, chez les femmes sur-tout; chacun a ses goûts, moi, c'est le mien. Une femme d'esprit est selon moi l'être le plus parfait.

LOUISE, *bas à Constance.*

Croyez-vous qu'il s'y prenne mal adroitement?

CHARLES.

Tous mes gens à votre service. (*Montrant les gendarmes*) Vous voyez bien ces droles-là? Hé bien, si l'occasion se présente de vous être utiles, vous verrez s'ils la négligent.

Ier GENDARME.

Nous espérons que le premier service que nous rendrons à madame, nous donnera des droits à son souvenir.

CHARLES.

Voilà comme je les choisis. (*à Constance*). Adieu, chère nièce. Adieu, aimable tante: du bonheur, du plaisir, de la franche gaieté, cette grosse amitié des bonnes gens, un peu de fortune par là-dessus; (*à Constance*) un mari fidèle; (*à Mme Cornebois*) un

aimable

aimable neveu, c'est tout ce que je peux vous offrir; mais cela ne se refuse pas.

Mme CORNEBOIS.

Non, sans doute, adieu.

CONSTANCE.

Adieu, monsieur.

LOUISE.

Adieu, monsieur Timante.

CHARLES.

Bon jour, petite. (*Il baise la main de Mme Cornebois et de Constance*). Après le contrat, j'embrasse sans cérémonie. (*Aux trois gendarmes*) Suivez-moi, vous autres.

Mme CORNEBOIS *le rappellant.*

Ah!..... monsieur Timante..... Pardon, un mot.

CHARLES.

Madame.....

Mme CORNEBOIS.

Vous ne me parlez pas de mon frère, qui sera enchanté de vous voir?

CHARLES.

Vous avez un frère, madame?

Mme CORNEBOIS.

Comment donc?.... votre ami d'enfance, avec qui vous avez passé même une partie de votre jeunesse. L'auriez-vous oublié?

CHARLES.

Non pas, madame..... Mais après un si long-tems..... Il étoit trop possible..... Un malheur..... Je n'osais vous en demander des nouvelles.

Mme CORNEBOIS

Il vit, graces au ciel, et se porte très-bien. Ah! permettez que je l'appelle; je ne veux pas différer le plaisir qu'il aura.

CHARLES.

Pour le moment..... (*à part*). Où va-t-elle donc?

Mme CORNEBOIS (*Elle appelle*).

Mon frère! mon frère! Crisante!

CHARLES

(*à part*) Crisante!..... Oh! il est fort, celui-là. Ne perdons pas la tête.

LOUISE *voyant arriver Crisante.*

Le voici..... bon!

SCENE XIX.

LES PRECEDENS CRISANTE.

Mme CORNEBOIS.

Voilà l'oncle de Valville, Timante, votre ancien ami.

CRISANTE.

Ciel! après si long-tems! Est-il possible! Timante! que je l'embrasse. (*Il va à lui*) Hé, c'est Verseuil!.....

Mme CORNEBOIS.

Verseuil!

Ier GENDARME.

Oui, Verseuil que j'ai ordre d'arrêter.

CHARLES *à Dubois.*

Est-ce que par hasard je ressemble encore à quelqu'un ici?

Ier GENDARME *le retenant.*

C'est devant vous, monsieur, que je dois me faire connaître. J'arrive de Paris avec l'ordre d'arrêter celui qui a fait un coupable abus du porte-feuille de M. Verseuil; il s'est livré lui-même en nos mains, et bien sûr qu'il ne nous échapperait pas, nous avons pu différer jusqu'à ce moment.

IIme GENDARME.

Moi, j'emmène Charles.

IIIme GENDARME.

Et moi, Bravancourt.

CRISANTE.

Charles! Verseuil! Bravancourt! et à présent Timante! Hé quel diable d'homme!

CHARLES *appercevant Dubois.*

Dubois, nous n'aurons plus rien à faire ensemble. Et ce sont-là les laquais que tu m'as donné?

DUBOIS.

C'est toi qui les a pris.

Ier GENDARME.

Marchons.

CHARLES.

Soit.

DUBOIS.

Avant de partir, crois moi, donne à monsieur Crisante la lettre qui lui était adressée; tu n'as plus rien à risquer.

CHARLES.

Tu as raison ; la voilà. (*Il donne la lettre à Crisante*). Ne demandez pas comment elle se trouve dans mes mains ; il suffit à présent qu'elle soit dans les vôtres. (*Aux gendarmes*) Partons. On ne dira pas du moins que je quitte ici tout le monde comme ces plats personnages de comédie, démasqués au dénouement, et qui sortent confus ou désespérés, pleurant ou criant. Je suis ce que j'étais ; et si j'écris un jour l'histoire de ma vie, il y aura au moins de la variété. (*Il sort avec les gendarmes*).

SCENE XX.

LES PRECEDENS, (*excepté Charles*) VALVILLE.

CRISANTE, *après avoir lu.*

(*à Mme Cornebois*). Verseuil ne viendra pas, ma sœur. (*Appercevant Valville*). Ah ! Valville ! que j'ai de reproches à vous faire !

VALVILLE.

Monsieur.....

CRISANTE.

Comment avez-vous pu consentir à une pareille imposture ?

VALVILLE *embarrassé.*

Je.... ne....l'ai pas permise.

CRISANTE.

Vous avez souffert qu'un scélérat se parât d'un nom que vous deviez respecter !

VALVILLE.

J'aurais dû l'empêcher, sans doute ; mais au moment de perdre Constance..... Ce malheur affreux dont j'étais menacé.....

CRISANTE.

Etait-ce le moyen de me faire consentir.....?

LOUISE, *bas à Mme Cornebois.*

Il n'y a que vous, madame, qui d'un mot puissiez arranger tout cela.

Mme CORNEBOIS.

Allons, mon frère, un peu d'indulgence pour Valville, à qui dans le fond nous n'avons à reprocher que cette faute.

LOUISE.

Monsieur, vous êtes si bon !

CRISANTE *souriant à Constance.*

Oh ! par exemple, je ne te demanderai pas ton avis à toi.

VALVILLE.

Monsieur.....

CRISANTE.

Prenez la main de Constance; entrons chez moi, c'est là que vous plaiderez votre cause..... C'est là que vous la gagnerez.

VALVILLE.

Ah! monsieur!.... Permettez que j'acquitte une parole que j'ai donnée à Dubois; je te reprends à mon service.

CRISANTE.

Ah! oui, un bon sujet.

DUBOIS.

Je vous répond de moi, monsieur; me voilà tout-à-fait honnête homme.

SCENE XXI et dernière.

DUBOIS, LOUISE.

DUBOIS.

Hé bien, Louise, nos amans seront unis, je le vois. Te souviens-tu du tableau dans lequel il m'eût été si doux de te voir figurer?

LOUISE.

Si tu parviens à en effacer tout ce qui le dépare.....

DUBOIS.

Tu seras satisfaite. Touche, et allons rejoindre nos maîtres.

Fin du Quatrième et dernier Acte.

PQ 2007 M23I6
Martelly, Honoré François Richard de
L'intrigant dupé par lui même

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY